

Robert d'AUNOUX

DIRECTEUR

# LA DISCUSSION

CHARLES-ALBÉRIC

ADMINISTRATEUR-GÉRANT

Tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux.

Journal Politique, Littéraire & Mondain  
HEBDOMADAIRE

De omni re scibili... et quibusdam aliis.

### ABONNEMENTS

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	8 fr.	Un an.....	10 fr.
Six mois.....	4 fr.	Six mois.....	5 fr.
Trois mois.....	2 fr.	Trois mois.....	3 50

ADMINISTRATION - RÉDACTION : 36, Rue Ferrandière, à Lyon

Henry DERVYL, Rédacteur en chef.



### ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez M. Sably, 3, rue Palais-Grillet, au 1<sup>er</sup>, Lyon  
et dans les bureaux de la Discussion.

## Vive la guerre. — Le général Boulanger et les pschutteux. — Jean Sarrazin. — Le Comte de Paris, président de la République. — Miss Ada Blanche.

### VIVE LA GUERRE!

#### Le général Boulanger et les pschutteux

Tous les journaux prétendent craindre l'éventualité d'une guerre prochaine et s'efforcent de paraître alarmés; les rédacteurs politiques peuvent s'en donner à cœur joie et ergoter tout à leur aise; c'est pour longtemps du pain sur la planche, car voici déjà plus d'un jour que cela dure et ce n'est pas fini de si tôt.

La guerre n'est pas encore engagée, c'est vrai, mais tout porte à croire que le moment n'est pas bien loin; les journaux monarchistes l'affirment, les journaux indifférents le pensent, et les journaux officiels ne le nient pas. Chose rare, bien rare, il y a, sur ce point, un accord unanime entre la presse de toute nuance; seulement

Les uns disent que c'est nécessaire, Les autres disent que c'est superflu,

mais tous reconnaissent la probabilité du fait, c'est l'essentiel.

Et à dire vrai, il ne faudrait pas s'en étonner, et nous l'aurions bien cherché; tous les jours, des discours virulents d'un Déroulède ou d'un autre viennent tenter de mettre le feu aux poudres; jusqu'à présent cela n'a pas réussi, mais avec le temps, qui sait...

Et dites, en serons-nous plus avancés. Bien que n'étant pas de la Ligue, nous sommes aussi patriote que n'importe quel Déroulède, et nous saurions, à l'occasion, remplir notre devoir comme un autre. Mais nous n'avons pas la prétention de croire qu'en cas de guerre nous l'emporterions sur l'armée allemande; d'autres, plus compétents, ont parlé, et de même que nous, ont pensé que cette fois-ci l'armée française serait peut-être encore plus honteusement battue qu'en 1870, ce qui serait la mort définitive du pays. Il ne faut pas faire du chauvinisme déplacé, et crier que notre armée est à nulle autre seconde, sans pareille, incomparable, invincible, et tout le tralala!

Outre qu'elle n'a rien à opposer à la discipline de fer des Allemands, encore ne faut-il pas oublier que, si une guerre venait à se déclarer, les anarchistes rétabliraient une deuxième commune, mais cent fois plus terrible et plus meurtrière que la première, parce qu'ils sont mille fois plus nombreux, ce qui paralyserait forcément une partie considérable de nos troupes, et la retiendrait dans le centre, alors que naturellement sa place serait sur la frontière.

Et même, ne serait-il pas à craindre que les soldats, chargés de tenir en respect les communards, ne vinssent à fraterniser avec eux, ce qui s'est déjà vu. Dieux bons! où irions-nous?

Eh bien! puisqu'ainsi est que le général Boulanger, ambitieux, qui voudrait jouer le rôle d'un Napoléon au petit pied, fait tout son possible pour nous susciter une guerre, espérant trouver à l'occasion d'emporter haut la main le titre et la charge de Président de la République, Premier consul, Dictateur, Empereur... peut-on savoir? puisqu'ainsi donc une guerre est imminente et que, nous autres, Français, sommes des esprits légers, des écorchés, des têtes de linotte, allons! prenons-en bravement notre parti, et crions: Vive la guerre! Vive le général Boulanger!

Et pourquoi, s'il vous plaît? Pour quoi? Le voici. La guerre a moult inconvénients détestables, abominables, que point n'est besoin d'énumérer, car vous les connaissez tout aussi bien que nous, mieux sans doute. Mais en ce temps-ci, elle présenterait un avantage immense, inconcevable.

Il y a dans tout pays, surtout en France, trois plaies: les pschutteux sont la première; vous devinez sans peine les deux autres, compagnons inséparables de celle-ci.

Le pschutteux, ou de quelque nom qu'on l'appelle, le gommeux, le bouliné, le grelotteux, le bécarre, le fauchoux, etc., a pour caractéristique une fatuité sans égale.

Fils de pères illustres, descendants d'une lignée d'aïeux sans peur et sans reproche, ayant eu des ancêtres aux

Croisades, et sur tous les champs de bataille, ils se sont persuadés que leur sang, sang rouge! était différent du sang du peuple, sang bleu! et, paresseux, craignant le travail, que font-ils; ils revêtent un maillot couleur chair, une robe de gaze, ou un costume de clown, et, dans un cirque aristocratique viennent parader, faire des grimaces, pour la plus grande joie des mondaines et surtout des demi-mondaines, confondues dans un agréable pêle-mêle.

Triste engeance que ces eunuques de la société, impuissants à rien faire de bon, ne vivant que pour les femmes et le jeu.

Et les fortunes immenses que leur ont laissés leurs pères, ne font qu'une bouchée entre leurs dents, et quand après avoir bien traîné leur ennui et leur lassitude sur les divans des boxes des restaurants à la mode, en compagnie de femmes haut cotées, vannés, finis, usés, n'ayant plus rien au ventre, il ne leur reste qu'à disparaître sans laisser de trace, à moins qu'ils ne se fassent chevaliers d'industrie, rastaquouères, ne vivant que du jeu et pour le jeu. Combien, après avoir souillé dans la boue le nom glorieux de leurs ancêtres, finissent par le suicide, ne se croyant plus bons à rien, comme le prince Melissano; mais, ont-ils jamais été bons à quelque chose?

Quelques-uns, mais c'est rare, font une fin; Wilson, qui jadis fut pourvu d'un conseil judiciaire, Wilson qui, de concert avec le duc de Gramont-Caderousse, menait la vie à grandes guides, la haute noce, quand, au grand 16 du café Anglais, voyant que l'addition n'était pas assez forte, prenant la nappe par les quatre coins, ils la jetaient dans la rue avec les plats et les façons de prix, qui pouvaient s'y trouver, sans prendre garde si, par hasard, passait sur le trottoir quelque importun, quelque manant, qui pût se trouver mal de cette averse subite et inattendue; Wilson donc, une fois sa fortune dévorée, se rangea, devant sérieux, se fit nommer député, membre de la Commission du budget, fit de la bourse, promenant toujours son visage ennuyé et las dans les couloirs du palais Bourbon; et maintenant, c'est le gendre du Président de la République, Monsieur Gendreau, notre Gendreau, un personnage de la plus haute importance, avec lequel il faut compter.

Au moins peut-on beaucoup pardonner à ceux-ci, car il furent viveurs et élégants jusqu'au bout des ongles; mais que dire de ceux d'aujourd'hui, qui, assez mal dorés, fort peu argentés, se voient obligés d'économiser sur de petits détails pour paraître faire grand; voilà ceux qui nous gênent tous, et nous ne pouvons voir de gaité de cœur ces gens lancer l'argent par les fenêtres, alors que nous, ouvriers, nous, le peuple, sommes obligés de travailler à la sueur de notre front pour gagner notre pain quotidien, avec quelque chose dessus.

Et voilà pourquoi nous crions: Vive le général Boulanger, vive la guerre! La guerre réveillera ces marmottes engourdis, les fera sortir de leur torpeur et fera d'eux, aujourd'hui bêtes nuisibles ou malfaisants, des héros, des preux; et l'on pourra faire leur éloge, alors qu'aujourd'hui, on ne peut que les abominer, les détester, les honnir.

C'est ce qui se vit en 1870, tous ces cocodés de l'Empire, qu'on ne croyait bons, à rien, s'engageant et moururent bravement en faisant leur devoir.

Ils auraient pu disparaître plus mal, ils n'auraient pu mieux finir.

Henry DERVYL.

Nous commencerons prochainement la publication des Souvenirs du comte de X... Le comte de X..., qui fut lieutenant aux Guides, a été en relations avec la plupart des célébrités de la deuxième République et de l'Empire. Aussi ces Souvenirs sont-ils remplis d'anecdotes curieuses et inédites sur LL. MM. l'empereur et l'impératrice, Mac-Mahon, Galliffet, Courbet, Foucher de Careil, Wilson, Gramont-Caderousse, Lamartine, Lord Seymour, le duc de Chartres, Cécile Mogador, Musset, Gambetta, Mürger, etc., etc.



Jean Sarrazin

### NOS HOMMES

#### Jean SARRAZIN Le poète aux olives

Par quelle figure plus connue et plus populaire pourrions-nous inaugurer la série de Nos Hommes, que par celle de notre poète lyonnais?

Lyonnais par adoption, Jean Sarrazin est né il y a quelques cinquante ans à Prapic-en-Champsaur, un insignifiant village des Hautes-Alpes, dont les blanches et petites maisons sont entassées au pied de hautes montagnes, éternellement couvertes de neige.

Berger d'abord, il put à loisir, tout en faisant paître ses moutons et ses chèvres, contempler dans toute sa majesté sublime la grande nature, aride et nue, et dans l'agreste et sauvage poésie de ses montagnes, puiser le sentiment et le goût du beau, l'amour de l'art.

Maître d'école, il s'énamoura d'une jeune institutrice, blonde aux yeux bleus, douce et timide. Ce furent des amours purs et charmantes, toutes pleines de poésie, et dans lesquelles le cœur seul eût sa part, et non la chair. On eût dit de ces poétiques amours du xv<sup>e</sup> siècle, chantées par Ronsard et la Pléiade.

Tous les soirs, nas deux amoureux se rendaient à leur rendez-vous dans un délicieux bosquet, et, de crainte de souiller leur innocence, détail exquis, ils mettaient entre eux un arbre, un frêne. Trouve-t-on beaucoup de jeunes amants comme ceux-là?

« L'amour n'a qu'un mot, et le disant toujours, il ne se répète jamais » a dit Lacordaire; notre poète et sa douce amie le répétèrent souvent ce mot, longtemps, bien longtemps, jusqu'au jour où Sarrazin fit ses adieux à son village.

Un soir, la veille de son départ, au dernier rendez-vous dans le bosquet, ils se choisirent chacun une brillante étoile dans le bleu firmament, et se jurèrent de la regarder chaque jour à la même heure pour ne pas s'oublier, et renouveler chaque soir le serment d'être fidèles réciproquement à leur souvenir. C'était une idylle toute virgilienne.

Il partit pour Lyon, avec six francs en poche, et y arriva muni de dix-sept francs, ce qui lui fit spirituellement dire: qu'à son avis pierre qui roule amasse mousse. Voici comment cela s'était fait: En route, à l'exemple des Napolitains, il avait joué du violon, et le dimanche, sur un tonneau, comme trône, fait danser les fraîches villageoises, sous les

grands arbres, sur la place du village, devant l'église, scène que représentent bien des tableaux de maîtres flamands.

Depuis longtemps, il faisait des vers, il en avait même déjà dédié cinq ou six mille à sa blonde, un joli chiffre, n'est-ce pas? car, chez lui les vers coulaient de source, et, comme Ovide, tout ce qu'il écrivait, il l'écrivait en vers; peut-être bien la césure et la règle de l'hémistiche n'étaient-elles pas rigoureusement observées, la rime pouvait ne pas avoir l'amplitude de celles de Hugo ou de Banville, mais Lamartine et Musset rimaient parfois singulièrement mal; les incorrections étaient sans doute un peu plus nombreuses qu'il n'aurait convenu, mais les vers ruisselaient de sentiment et de poésie, et c'était bien déjà quelque chose.

Deux ans après, quand Sarrazin revint au village, sa dulcinée avait convolé dans les bras d'un autre; il lui fit des adieux éternels, et le cœur gros, reprit le chemin de Lyon, où il se maria et trouva dans sa femme une compagne dévouée.

Dès lors, Lyon fut sa ville adoptive; chose étonnante, tous les Alpes ont la nostalgie du pays; ils quittent tout jeunes leurs montagnes désolées, incultes, et leur village où il leur serait impossible de gagner leur vie; ils partent à pied, chaudement vêtus d'un gros habit de bure, portant sur leur dos une boîte remplie de menus objets qu'ils colportent dans les campagnes, et il est rare qu'un Alpin, grâce à sa sobriété et à son économie, ne s'enrichisse pas, mais toujours il retourne voir le sol ravagé où il a reçu le jour. Sarrazin fait seule exception; il préfère Lyon à ses Alpes, auxquelles néanmoins il rend justice et dont il admire les grandioses beautés; en outre il est loin d'avoir gagné des millions à vendre ses vers et des olives.

Mais heureusement, il est modeste, et vit content et satisfait entre son excellente femme et sa charmante fille, dont il n'a pas voulu faire un bas-bleu, mais qui sera une brave femme de ménage, ce qui est bien préférable.

La poésie, est, certes, une belle chose, et sans elle la vie serait bien triste; mais elle ne fait pas vivre son homme, et il y a longtemps que Maynard disait à Malherbe:

Pégase est un cheval qui porte. Les poètes à l'hôpital.

Pour vivre, Sarrazin dut choisir un métier, il vendit des olives dans les brasseries et c'est là qu'on le trouve tous les soirs; assis tranquillement, vous humez votre bock dans un doux

far niente, lorsque vous êtes réveillé par un homme d'un certain âge déjà, correctement vêtu de noir, le lorgnon à l'œil, à la main un baquet rempli de d'olives, et sous le bras une serviette de notaire bourrée de poésies; c'est Jean Sarrazin; vous le reconnaissez, vous achetez pour quelques sous d'olives et vous faites l'acquisition d'un petit volume, à moins que vous ne préfériez un impromptu, car notre poète est diablement fort sur les impromptus.

Tenez, en voici un exemple: notre pauvre grand aède, Pierre Dupont, enlevé trop tôt à l'affection de ses admirateurs, avait pour Sarrazin une grande affection, une amitié véritablement fraternelle; un jour, dans une brasserie, le bohème dit à un ami qui se trouvait là par hasard: « Tiens, je te présente un poète, M. Sarrazin », et l'ami regardait le marchand d'olives, le toisant dédaigneusement, comme pour dire: « Ça, un poète, on n'est pas épicier et ça, la poés', on n'est pas fleuriste », alors Dupont se tournant vers Sarrazin, lui dit, en haussant les épaules: « Allons, montre à monsieur ce que tu es » et le poète aux olives improvisa, dans toute la force du terme, cette verte réponse en seize vers qui ferma la bouche à l'impertinent; durant le reste de la soirée il se tint coi, et ne souffla mot, il eut raison:

On me répond avec un dédaigneux sourire: « Laisse chanter Dupont, Lamartine et Musset; Crois-tu pouvoir tenir d'une main une lyre, Et de l'autre un baquet? »

A chacun son métier, laisse donc au poète Celui de chanter Dieu, la Nature et l'Amour, Oserais-tu mêler ce qui sort de ta tête Aux chef-d'œuvre du jour.

Au lieu de rimailleur, vends ton baquet d'olives, Il faut vivre avant tout, c'est le point capital, Les auteurs tels que toi, pour comble leurs archives, Meurent à l'hôpital.

— Merci de vos conseils, mais sachez que la Muse Visite les bergers aussi bien que les rois Et que souvent encore la coquette refuse, Les palais pour les bois.

Ces vers, improvisés vers 1866, et vraiment touchants, ont un ton quelque peu amer, dont le lyre mélancolique de Sarrazin n'est pas peu coutumière.

Un jour, les Amis de la Chanson donnèrent un banquet en l'honneur de Nadaud, de passage parmi nous; toute la presse lyonnaise y fut conviée, avec tout ce que Lyon comptait de gens de lettres, chansonniers, poètes ou prosateurs; Sarrazin s'y trouvait naturellement, ce fut une petite fête de famille; les toasts une fois portés, on se mit à chanter de gaies chansons, et le docteur Dor, qui présidait, croyons-nous, se leva et dit: « La parole est à M. Sarrazin qui va nous déclamer des vers. » Le poète se récria: « Mais, je n'ai rien préparé; je n'étais pas prévenu », pourtant il se résigna et récita les vers qu'on vient de lire, en remplaçant simplement le nom de Dupont par celui de Nadaud.

Laisse chanter Nadaud, Lamartine et Musset.

L'enthousiasme fut indescriptible; Sarrazin fut applaudi, acclamé, fêté; ce jour est un de ceux dont il a gardé le meilleur souvenir.

Il sont nombreux les volumes qu'a publiés le poète; les Fruits verts (1869), les Fruits divers (1870), Les Ondées (1872), les Soupirs (1878) qui contiennent un chef-d'œuvre: Première déception; les Lueurs et Brumes (1879) et tout récemment les Brises Alpêtres (1885) que tous les journaux louèrent à l'envi; puis des brochures, entr'autres: Trait d'union, Givres du Pénit, Roses et Epines, Poésies.

Sarrazin édite lui-même et vend ses vers; sa se-viette, voilà sa librairie; ses volumes se vendent bien, mieux que jamais ne se vendirent ceux de Gautier ou de Musset, et pourtant la fortune ne lui a pas souri; il n'a pas couru après elle, mais elle n'est pas venue le trouver dans son lit; il s'en passe, voilà tout; c'est un poète de famille. Il est vrai que jamais on n'a battu de la grosse caisse autour de ses œuvres, et qu'il n'a pas eu, comme Reboul, ou Jamin, le bonheur d'être prôné par les meilleurs poètes et loué par les premiers critiques.

Son renom, il se l'est fait tout seul; il n'en a que plus de mérite; il peut dire comme Corneille:

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,

Et aussi:

Je sais ce que je veux, et crois ce qu'on m'en dit, car, malgré son excessive modestie, il a conscience de sa valeur, qui est plus grande qu'on ne pense.

En effet, dans les Fruits verts, dans les Ondées, dans tous ses volumes, on rencontre de longues pièces, et bien des sonnets, qui devraient être dans toutes les mémoires. Qui ne connaît le délicieux sonnet: Pas de chance, qui se termine par ce vers:

L'oiseau cherchant un nid ne trouva qu'une cage.

Lecteurs, vous nous permettrez bien de vous en citer un en entier, un pur chef-d'œuvre, un bijou, et vous savez ce que pensait Boileau:

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème

ROSINE

L'Orient va bientôt ouvrir sa porte rose Au soleil dont l'éclat va faire scintiller La perle du matin, qui sur la fleur se pose, Et Rosine n'a pas cessé de travailler.

Sa lampe fume, hélas! sa paupière est mi-close; La fatigue la brise et la fait sommeiller; Mais l'ange du devoir, qui près d'elle repose, La touche de son aile afin de l'éveiller.

Ah! c'est qu'elle a besoin de zèle et de courage Car, pour avoir du pain il faut rendre l'ouvrage, Et cependant, il n'est qu'à moitié fait encore;

Il faut qu'à son réveil la pauvre vieille mère Sache qu'on peut encore éloigner la misère, Et que la vertu seule a gagné ce peu d'or.

Ces quelques vers suffisent à montrer ce qu'est la poésie de Sarrazin, simple, sans art factice, sans finasseries et sans artifices de style, pas de recherche, pas de phrases à effet; c'est une muse bonne enfant qui veut plaire sans en imposer; des vers partis du cœur, sincères, vrais, émus, un peu tristes parfois, vaguement teintés de mélancolie; mais jamais de cris de révolte.

Longtemps, le poète aux olives ne fut qu'une célébrité locale; aujourd'hui, il est universel, grâce à un événement qui fit du bruit; il y a six ans, se trouvait à Lyon la superbe ménagerie Pezon, qui attirait tous les soirs un public avide de contempler les terrifiants exercices du dompteur et de ses féroces pensionnaires.

Or, un jour, ô surprise, on lut dans tous les journaux que Sarrazin devait entrer dans la cage aux lions pour leur débiter un sonnet; poète et lion, cela jure trop, autant qu'ours et grâce; la douceur à côté de la férocité; c'était vrai, pourtant, et le 31 août 1880, l'établissement était bondé de spectateurs, venus pour assister à cet étrange spectacle. L'on vit Sarrazin, un peu tremblant, s'avancer aux côtés du dompteur, et entrer dans la cage aux lions; les fauves immobilisés par un regard de Pezon, et tapis dans un coin, regardaient sourdement les crocs, jetant un regard d'ardente convoitise sur le poète qui, à dire vrai, n'était pas absolument rassuré et avoue humblement avoir tremblé dans sa peau; somme toute, il fit assez bonne figure.

Le lendemain, la presse ne parla que de cet événement qui fit le tour du monde; la Presse Illustrée, Le Graphique, Le Monde Illustré, reproduisirent la scène; on en fit des photographies et des gravures, qui se vendirent à profusion dans les rues. De ce jour, Sarrazin fut célèbre: le National, par la plume de M. Alexandre Masset, publia sur lui un article que cinq journaux citèrent, et depuis, dans combien de feuilles n'a-t-on pas vu son portrait, ou sa biographie? le nombre en est considérable.

Sarrazin aime à raconter cet événement; il est fier, et à juste titre, des articles que la grande et la petite presse lui ont consacrés.

Sarrazin habite un petit appartement sur le quai de la Charité, un peu haut, mais ne convient-il pas que le front du poète soit près des étoiles? Vous demandez Sarrazin et l'on vous introduit dans un petit salon carré; si le temps est beau, vous êtes émerveillé par le spectacle que présente ce salon, entièrement tapissé de tableaux de maîtres lyonnais, suspendus aux murs; sur un meuble, le buste de Corneille et Hugo, une splendide portrait de Lamartine; de tous les côtés, des photographies, des portraits du poète, signés Joguet, Jous-

say, Vincent, Granger, Vernay, une charge de Seillon, un fusain de Farolet avec cette dédicace :

Dans les temps éloignés de la chevalerie, J'aurais été sacré, si, prenant mon fusain, J'avais comme aujourd'hui dans une brasserie Pu massacrer un Sarrazin. [rie,

Surtout un crayon de Jubien, d'après photographie, et un admirable pastel de Micoli d'après nature, d'une vérité frappante, et auquel on ne peut faire qu'un reproche, c'est que le peintre a un peu vieilli le poète.

Mais le clou c'est une maquette en plâtre, de Bailly, représentant le poète, dans une attitude inspirée, assis sur un lion qui semble rugir.

Pendant que vous prenez avec Sarrazin un verre d'un excellent Malaga dont il est prodigue, il vous raconte avec feu ses premières années, ses débuts, toute sa carrière; c'est plaisir de l'entendre parler de tous ceux qui furent ses amis, de Dupont surtout, qui fut pour lui presque un frère; ils étaient faits pour s'entendre, tous deux sortis du peuple et chantant pour le peuple, tous deux grandes âmes, cœurs honnêtes, quoique de mœurs bien différentes.

Et quand vous prenez congé de Sarrazin, vous êtes ému de tant de simplicité, charmé de sa conversation, et vous emportez de lui un excellent souvenir. Franc comme l'or, le cœur sur la main, toujours prêt à rendre service, poussant le dévouement jusqu'à l'abnégation. Aussi n'y a-t-il pas de fête de bienfaisance sans Sarrazin et un sonnet exquis orné de gracieuses illustrations par Guy, Bonnet, Bouvet, etc., à lui seul, il a versé dans la caisse du Bal des Etudiants une somme supérieure à 600 fr. recueillie par lui en vendant des sonnets; dans différentes fêtes, il est parvenu à réunir près de 3000 francs, sur lesquels il ne se réserve pas un centime, et qu'il remet entièrement aux pauvres.

Dieu merci! Sarrazin est bâti pour vivre de longues années encore, mais le jour où il sera arraché à notre affection, on pourra graver sur l'humble tombeau de ce cœur charmant, de cet excellent homme, dont nous sommes heureux de nous dire l'ami, ce vers qui termine le sonnet l'Ange des malheureux.

Ci-gît qui n'a jamais su faire que le bien. Henry DERYVY.

AUX LECTEURS

Merci. Dès notre premier numéro, le public a compris qui nous étions, et qu'il n'avait pas affaire à quelques jeunes gens ayant en vue une spéculation heureuse.

Aussi, le succès a-t-il dépassé toutes nos espérances, et notre tirage, très élevé relativement, a-t-il été presque épuisé, et nous nous berçons de l'idée que le public voudra bien continuer à nous honorer de sa confiance.

De notre côté, nous ferons tout pour lui être agréable, et nous publierons à la fois trois romans :

Dolorès, cœur navré! Fille de brasserie. Le cirque Clarat.

Comme disent les ouvriers, nous avons eu plus grands yeux que grand ventre et le contenu de notre affiche aurait, à lui seul, rempli les colonnes de La Discussion, mais l'extrême affluence des matières nous oblige à renvoyer à notre prochain numéro les trois romans annoncés et l'article sur les jolies femmes de Lyon, que nous avons en main.

Nous espérons que l'on nous pardonnera cette négligence, qui dorénavant ne se reproduira plus; nous y veillerons. La Rédaction.

LE COMTE DE PARIS Président de la République

Ce n'était qu'un rêve, c'est vrai. Toujours est-il, par ce temps pluvieux et froid, nous nous étions endormi auprès d'un grand feu qui flambait dans notre cheminée, bien que la saison ne fut pas très avancée.

Et de la flamme qui pétillait gaiement nous crûmes voir s'élever une fumée blanche, nuageuse, qui montait lentement vers le Ciel.

De cette fumée sortaient vaguement de blancs spectres, non, de blanches visions, et notre œil alourdi, fatigué, crut voir le comte de Paris, le visage illuminé, brillant, entouré d'une auréole lumineuse, n'ayant plus sur la tête une couronne de prétendant au trône, et nous reconnûmes qu'il venait d'être élu président de la République. Mais ce n'était qu'un rêve.

Et, une fois revenu à la réalité, nous nous dîmes : pourquoi pas? pourquoi un homme d'une aussi grande valeur, serait-il irrémédiablement condamné à terminer sa vie dans une inactivité forcée?

Et nous jetâmes un coup d'œil en arrière, disant : voyons ce qu'on est nos présidents; ce fut d'abord Adolphe Thiers, qui fut à peu près de tous les partis, faible, pondéré, mais voulant à tout prix rester au pouvoir, et faisant tout pour le conserver; il avait même sur ce point d'assez singulières théories : « L'important, en ce monde, n'est pas de ne pas être pendable, l'important est de ne pas être pendu ! »

En ce jugement sur Frédéric de Prusse : « C'était un grand scélérat, mais il avait beaucoup d'esprit ! et moi je préfère les qualités aux vertus ! » « Je suis du parti de la Révolution ! » disait-il en pleine chambre des députés, le 2 février 1848, « je souhaitais que le gouvernement de la Révolution reste dans les mains des hommes modérés; je ferai tout ce que je pourrai pour qu'il continue à y être. Mais quand ce gouvernement passera dans les mains d'hommes qui seront moins modérés que moi et mes amis, dans les mains d'hommes ardents, fut-ce les radicaux, je n'abandonnerai pas la cause pour cela, je serai toujours du parti de la Révolution. »

Et toujours les radicaux furent chers à M. Thiers; il a bien dit, c'est vrai, que « la République serait conservatrice ou ne serait pas », mais il ne crut pas devoir assister au service anniversaire de Mgr Darboy; il protégea le Comité de la rue Grôlée, qui lui fit nommer maire de Lyon l'ancien instituteur Barodet; et il maintint les hommes du 4 septembre, et manifesta en maintes occasions sa sympathie pour la radicalité. Et la république vit encore, mais elle n'est pas conservatrice, et M. Thiers en a menti.

Le maréchal Mac-Mahon qui lui succéda, eût le mérite de n'être pas ambitieux; modeste, universellement estimé; mais il n'était pas né pour gouverner, il ne savait qu'obéir; il se trouva singulièrement dépaycé dans le palais de la présidence, mais il faut reconnaître qu'il ne s'enrichit pas pendant son séjour à l'Élysée, loin de là, et qu'il fit tout son possible pour rendre la paix au pays, donnant des fêtes, ayant une manière de cour, brillant, s'endettant pour la France.

Quant au président actuel, personne n'ignore qu'il diffère de son prédécesseur comme le rouge du blanc; autant l'un était large, prodigue, n'écouant pas ses intérêts, mais seulement la voix du cœur, autant l'autre est pareille, serré, intéressé.

Les radicaux, il est vrai, disent que le Comte de Paris, lui non plus, n'attache pas ses chiens avec des saucisses; mais il est un fait incontestable, c'est que tous les d'Orléans, s'ils ne sont pas prodiges, savent du moins être généreux quand il le faut, et ont toujours le sentiment de leur dignité; pas larges, c'est possible mais quel républicain a jamais fait à l'Etat une donation, ayant non pas la valeur, mais du moins le mérite de celle de Chantilly, gracieusement donnée par le duc d'Aumale à l'Institut, c'est-à-dire à la France. Et par tradition les princes d'Orléans sont charitables, et secourables aux malheureux; l'on se souvient des cinquante mille francs portés par le duc de Chartres aux colériques de Marseille, et que les républicains de toute nuance s'efforcèrent de tourner en ridicule, mais sans y parvenir.

Le Comte de Paris a donné de nombreux gages de son intégrité et de son honnêteté; sa bravoure est connue; on sait la belle conduite qu'il tint en Amérique pendant la guerre de Sécession, dont il écrivit une histoire simple, vraie et attrayante, en quatre volumes. Il a donné à la Revue des Deux Mondes plusieurs études intéressantes d'économie politique, qui firent grand bruit.

Le Comte de Paris, jeune encore, intègre, brave, généreux, intelligent, laborieux, est bien l'homme qu'il faut en ce moment à la France, et si les républicains n'étaient pas aveuglés par la partialité et le parti-pris, ils comprendraient que le Comte de Paris est le candidat naturel à la présidence, à bien plus juste titre que J. Ferry, Freycinet, Brisson ou Boulanger, que c'est l'homme du jour.

Et voyez quel immense avantage présenterait son élection; beaucoup de monarchistes ne sont attachés à la royauté que par tradition qui se ralliaient volontiers à une république conservatrice, ayant pour chef un prince du sang héritier des deux seules dynasties royales pouvant sérieusement prétendre en France à la royauté, les Orléans et les Bourbons; et de leur côté, les républicains, qui se disent si respectueux du suffrage universel, devraient se ranger sous les drapeaux de l'Élu de la nation.

Ainsi seraient réunis les deux partis qui divisent la France, et le pays rendu à la paix.

Mais, hélas ! tout cela, ce n'est qu'un rêve ! Robert d'Avouox.

Pour paraître prochainement dans La Discussion :

- Les idées des anciens sur la vie future. Les affiches de théâtre. La pornographie dans l'iconographie religieuse. Les Comédiens et l'Église. La physiologie du journaliste. La physiologie de l'étudiant. La physiologie de la demi-mondaine. Le duel. La peine de mort. Opinion de Napoléon Ier sur la femme. Théories littéraires et artistiques d'Alfred de Musset. Prochainement aussi nous commencerons à publier une série de récits relatifs à l'héroïque défense des Légions du Rhône en 1870.

ROMAN DE LORETTE

Poème en cinq chants.

(D'effroi qu'il eût chacun s'effondrer.)

Victor HUGO.

PROLOGUE

Lecteur, c'est une histoire horrible et lamentable que je vais sans tarder te narrer de mon mieux; Pourtant je garantis que tout est véritable; J'ai toujours détesté ce qui sentait la fable, Et tout ce que je dis je l'ai vu de mes yeux. Je t'avertis d'abord que tous mes personnages Sont (n'en sois point surpris), des chiens et de chiens. Car, je crois que les meurs des chiens, leurs usages Comme leurs passions sont souvent les images. Soit dit sans offenser, et des tiens et des miens. Mais je vois que je perds mon temps en bavardage. Ah ! l'histoire a prouvé le fait que je soutiens.

CHANT Ier

Lorette.

Je possédais jadis une chienne adorable On l'appelait Lorette, un nom prédestiné ! Sa suprême élégance et sa forme admirable, Ses grands yeux doux, son poil soyeux et satiné, Et faisait mon orgueil, ma compagne agréable Et l'objet des soupirs de tout roquet bien né.

CHANT IIe

Les Rivaux.

Deux prétendants surtout perçait parmi la foule : Un jeune levrier tout noir et fait au moule, De ma Lorette avait mérité la faveur : Son amour aussi pur que le ruisseau qui coule, Avait gagné la vierge et séduit son bon cœur. Mais en bas habitait, comme un larrou qui veille, Un rival dangereux : Turc, le chien du portier. Tel qu'un breteur portant le chapeau sur l'oreille, Toujours les crocs en l'air, flairant quelque gibier, Son haleine à dix pas faisait l'incontinence. Vigoureux comme un Turc et gros comme un renard, Il était le terreur des chiens sans défense, Des enfants, des roquets et des chats du quartier.

CHANT IIIe

Médor, à l'autre jour, épousa ma Lorette, Elle a donné sa patte à son beau levrier. C'est dans un corridor que la nocce fut faite, Et le banquet eut lieu sur le grand escalier. Deux mois sont écoulés et le couple s'adore, Et ce temps-là n'a fait qu'accroître leurs amours; Deux mois sont écoulés, sans que rien n'ait encore De leur lune de miel interrompu le cours. Mair, un soir Turc, rodant en quête d'une proie, Aperçut ma Lorette en paix se promenant; Tout son vilain poil gris se hérissa de joie, S'efforçant de sourire à l'innocent enfant, Il fit un tel ricard, une si laide gueule Que Lorette s'enfuit prête à se trouver mal, Et depuis ne vout plus jamais sortir seule, De peur de rencontrer le terrible animal.

CHANT IVe

Va vœux.

Un jour (funeste jour), que ce vieux Turc sans âme Tait basse, rêvant à Lorette, rêlait, Seule, au fond d'une cage, il rencontra la dame Sans secours, c'était l'occasion qu'il guettait Alors montrant les crocs, il déclia à sa flamme Sans autre préambule, on brutal qu'il était. La chaste épouse avait horreur de l'adultère. Mais elle eut brai s'enfuir, se débattre et crier. Hélas ! contre la force il n'y a rien à faire, Sous le joug du vainqueur il faut bien prier.

CHANT Ve

Dénouement.

Quand le monstre assouvi desserra son étreinte, Elle s'enfuit, la honte avec la rage au cœur. Sans pleurer sans pouvoir proférer une plainte, Mais les yeux égarés et folle de douleur, La pauvre enfant se crut, après ce viol si lâche, Indigne à tout jamais de son époux sans tache, Et se fit le serment de ne plus le revoir. Alors, elle écrivit de sa griffe chérie Ces mots que je transcris les larmes dans les yeux. « Adieu, plaisir d'amour, que la jeunesse envie ! Je ne vous ai connu qu'un jour, mais j'aime mieux « Vous quitter pour toujours, que de traîner ma vie « Dans la honte Médor, je te fais mes adieux, « Puis elle alla chercher dans un coin du ménage Cet affreux c mposé de vingt poisons violents. Employé pour tuer le gent grappe-fromage. De rage elle en mangea longtemps, longtemps, [longtemps.] Quand on vint au secours, soupçonnant quelque [drame.] On arriva trop tard, elle avait consommé Son affreux suicide, elle avait rendu l'âme. Morte comme Didon, comme mainte autre femme Comme Desdemona, pour avoir trop aimé !... J. P.

UNE SAISON A AIX-LES-BAINS

A trois kilomètres du lac du Bourget, au pied et à mi-côté d'une verdoyante colline appartenant à la chaîne des Beauges, est située, dans un superbe décor, la coquette petite ville d'Aix-les-Bains.

La vallée d'Aix, très pittoresque, est grandiosement encadrée. A l'est, les montagnes des Beauges, aux flancs baignés de roches abruptes et nues, alternant avec des pentes vertes moins rudes, supportent de vastes plateaux.

En face, de l'autre côté du lac dans lequel ils plongent presque partout à pic, les monts du Chat, uniformément sombres et sauvages, profilent une crête aiguë et dentelée. La vallée est abritée des vents du nord par le mont St-Innocent, couvert de vignes sur les flancs, embroussaillé au sommet; plus loin, enveloppé de brume, on distingue le Grand-Colombier. Du côté opposé, vers Chambéry, est un gigantesque entassement de montagnes aux formes tourmentées. Une échappée laisse apercevoir les glaciers de la Vanoise qui étincellent au soleil. Entre la station de Viviers et le petit port, une chaîne de collines en partie boisée où s'effile, au sommet, le clocher de Tresserve, met un ravissant écran entre la vallée d'Aix et son lac.

Très fertile, bien arrosée, abondamment pourvue d'arbres, la vallée d'Aix ressemble à un parc. Riant dans un cadre sévère aux belles lignes, voilà son originalité et son charme. L'air qu'on y respire est particulièrement salubre et sédatif, imprégné des subtils parfums que dégagent les foins fauchés, les vignes en fleurs, les tilleuls et les cyclamens.

Une place centrale d'où rayonnent des rues dans toutes les directions, des hôtels de belle apparence, des villas, des jardins, un superbe établissement de bains, deux casinos qu'on grand air, une vieille église rustique, quelques vestiges de constructions romaines... voilà Aix.

Pour être complet, il nous faut signaler l'accessoire obligé de toute station balnéaire qui se respecte : les nombreux étalages où s'entassent les étoffes orientales, les objets d'art, les bibelots de toutes provenances, les tableaux et les meubles anciens... plus ou moins authentiques; les vitrines non moins captivantes des marchands de bijoux en pierres des Alpes : onyx, cornaline, agate, lapis-lazuli. Il est convenu qu'on ne doit pas rentrer chez soi sans avoir, au préalable, bourré ses malles de souvenirs : « Tu as fait bon voyage... Qu'est-ce que tu me rapportes ? » Telle est la question dont les amis vous assaillent au retour.

Mais notre énumération n'est pas terminée : il y a les photographes qui vendent les vues du pays; les libraires qui louent des romans. Vous ne verrez personne à Aix se promener sans un bouquin, ordinairement très sale à force d'avoir passé de main en main; ce bouquin est obligatoire comme l'ombrelle blanche.

La fleuriste nous en voudrait de l'oublier, et décorons notre boutonnière en passant. Le cyclamen est à la mode. Cette petite fleur d'un rose violacé exhale un parfum délicieux, bien particulier, et qui ne fatigue pas. Les coiffeurs du pays - ils sont trop ! - la distillent pour la préparation d'une excellente eau de toilette. On ne peut, à ce que m'a affirmé l'artiste capillaire auquel je confiais le soin de ma tête, « quitter déceintement Aix sans se munir de quelques-uns des précieux flacons. » - « Vous êtes orfèvre, Monsieur Jossé ! »

Et le coiffeur n'est pas seul à livrer assaut au portier-monnaie du baigneur. Cochers, artisans, bateliers, singent à lui prouver qu'il a absolument besoin de leurs services. Si l'on n'est pas convaincu, il est toisé d'une façon qui signifie : « Qu'est-il donc venu faire ici, celui-là ? » Mais généralement le baigneur ne résiste pas aux offres tentantes des braves Savoisiens. Remarquez que j'ai dit Savoisiens, et non pas Savoyard. Savoyard est parfois pris en mauvais part. Je le crois du moins, depuis que j'ai vu, à Thonon, deux individus se battre et se jeter à la face, avec des coups de poing bien appliqués, l'épithète de « Savoyard » à laquelle ils donnaient une intonation de souverain mépris. D'une façon générale, on est savoyard dans l'aristocratie; le « pauvre peuple » est savoyard.

Marchands de bibelots, modistes, couturières, fleuristes, coiffeurs, cochers... composent une population foiraine qui, l'hiver, continue l'exploitation de l'étranger; à Nice, à Cannes, à Menton. Que font les Aixois restés seuls ? Ils boivent des jovelots de vin blanc, jouent aux cartes, se chauffent... et font des enfants.

La saison est inaugurée par les Anglais. Après avoir, pour la plupart, passé l'hiver sur le littoral de la Méditerranée ou en Italie, ils arrivent nombreux, en mai, avec les hirondelles. Vous allez trouver le rapprochement singulier. D'accord. En juillet et en août, les fils d'Albion sont remplacés par une foule cosmopolite où l'élément parisien entre pour une assez large part. La saison alors « bat son plein »; c'est le cliché consacré.

Au calme britannique succède le bruit, le mouvement, un fol entrain. Les femmes exhibent des toilettes tapageuses; l'excentricité devient la règle. Tout au plaisir ! Telle est la devise du moment. Le mois de septembre ramène les Anglais. Pendant les fortes chaleurs, ils voyageaient en Suisse. De nouveau, le calme s'accroît de plus en plus, jusqu'aux derniers jours d'octobre. Alors, la jolie petite ville s'enveloppe dans la tristesse pour se réveiller plus pimpante encore au mois de mai prochain.

On va aux eaux pour mille bonnes raisons. Pour suivre l'ordonnance d'un médecin à bout de ressources, pour se reposer, s'amuser, jouir, pour passer une lune de miel légitime ou illégitime, par désœuvrement, parce que c'est la mode, parce qu'on a des filles à marier, parce que ça vous pose auprès de votre concierge, pour étudier les petites variétés de tous ces gens qui, réunis quelques semaines par des causes dissimulables, veulent s'en faire accroire les uns aux autres.

Où, chacun joue son rôle et veut persuader au voisin qu'il n'est personne de plus correct, de plus aimable, de plus spirituel, de mieux instruit, de plus riche que soi. On se pare de qualités qu'on n'a pas. On veut briller ! Et généralement on ne réussit qu'à mettre en lumière les ridicules dont dame nature a été prodigue envers la pauvre humanité. Les femmes font assaut de toilettes, s'adressent de grands saluts, s'appellent « ma chère » à première vue, essayent des mines. Les hommes se donnent de vigoureuses poignées de mains, et ne se connaissent pas la veille. Quelle considération mutuelle ! On dirait que la société est soudainement devenue parfaite. Mais chacun à part soi se trouve bien supérieur à son voisin. Les femmes s'épouventent et se désignent entre elles. Oh ! les cancons des villes d'eaux ! Ils naissent du désœuvrement et vont leur train : au salon, à table, à la promenade, partout enfin. Et au départ, quels regrets de se quitter ! On se comprenait si bien... mais on s'écrira ! La séparation accomplie, chacun redevient soi-même et s'empresse d'oublier les amis improvisés. C'est souvent ce qu'il y a de mieux à faire.

Quant aux naïfs qui espèrent trouver dans une ville d'eaux la jeune fille de leurs rêves, ils se préparent de cruelles déceptions. Les coureurs de dot éprouvent aussi des mécomptes. Cependant, dans ce milieu factice, de délicieux romans d'amour avec le dénouement d'un mariage heureux, cela s'est vu; ainsi que la conquête d'une amitié vraie, mais c'est l'exception rare.

Marius BERGER.

(La suite au prochain numéro.)

LETRE D'UN GONE

On a déposé dans notre boîte l'intéressante lettre suivante que nous insérons sous toutes réserves, tout en nous associant aux sentiments qu'elle exprime :

A Mossieu le Mère de Lion,

Et que g'ai comanse par vous dire que g'ai ouver une souçcription à seul fain de vous élevé une estatue sus c'te bele plasse de perache et que turrellement vot' barbe, vot cheveu et vu lunete y seron coulai en bronse. Qu'y parait que vous ni verè pu du tou et que les gones de Lion y dise que sa nan votra que mieu car y dise que maintenant les affaire de la vile y vont come qui dirai su des rouletes carè. C'é évideman des gone qui son plein de méchançeté, car y mete de la malice en disan sa. Et que segondement ge vai vu esqueliqué mon plan. Vou serè debou su le pié des setales et vous regardèr un peti chien toutou en aiant l'ère de lui dir : dis donc, pourquoi que t'a pa ta muselière, dis hein ? et qu'il l'ère de vou répondre ; c'é que ge croyè que c'éte plu nou qui devion la porté et que nou ne devion pu avoir que la médail munissipale et pour lorse y vou montrèr son rever et vous serè entouré par tou le busque de vo conseilè également coule dan l'opinion, je disè dans le bronse, et on metra su le pié des setales cete inscription, à Gailledon, sus une plaque de marbe, et pusque ge parle de vos conseilè, gai également entendu dir que ceusse du conseil général, y z'étaï resté trois jour et demi à discuté si on pouvaï chassè le cu bian et ge vous dirai francheman entre nou, y zon mi bian lontan, mai pas toutafét an que la comition du pon de la faculté qui a resté trois zans et demi à discuté si le pon serai dan lasque ou non dans lasque, mai ge croi qui sera ni dans lun ni dan laute, mai qui sera dan l'o, vu qui ne sera pa dutou, que sa embete bian mon ami Glande qui demore justeman dan ce cartier et què tou le matin il è obligé de pacé par le pon de la Guill pour alè à son ateyer qui se trouve ru de rempar des nés.

Anfin, Mossieu le mère, vous me pardonèrè bin la libairté que gai pri de vous écri, à cause que c'est à seul fain de vous fair plai.

Vot cervitteur et contreribua.

Jean BONNET.

L'ACTUALITÉ

Et d'abord qu'est-ce que l'actualité? Bescherelle, avec un laconisme désespérant, se contente d'affirmer que c'est « la chose qui présente un intérêt actuel, » mais à notre époque endiablée, comment la saisir, cette chose : ce n'est plus celle d'hier, c'est à peine celle d'aujourd'hui, sera-ce celle de demain?

Comment poser à temps le grain de sel sur la queue de cet insaisissable oiseau?

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus!

Fort heureusement, s'il est avec le Ciel des accommodements, il en est aussi avec le public.

Le journalisme, dit-on, ne peut vivre que d'actualités et pourtant, depuis dix ans, et même davantage, il sert quotidiennement au lecteur bénévole le menu mirifique des noces de Bouchecœur, le titre change, mais à des sautes diverses, sous des noms plus ou moins pompeux, c'est toujours le veau tout entier qui y passe.

La question sociale, le canard de l'Elysée, le chapeau de M. Floquet, les favoris de M. Ferry, la maigreure de Sarah Bernhardt; la question d'Orient et la femme coupée en morceaux, en voilà pour les sept jours de la semaine.

Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, journalistes et lecteurs, n'en paraissent pas, le moins du monde, rassasiés.

Qu'un écrivain, primesautier et hardi, s'avise de confectionner un plat à sa façon, il y a gros à parier que tout le monde fera la grimace, et force lui sera d'en revenir au sordid menu.

Peut-être, s'il est doué d'un rare entêtement, parviendra-t-il à remplacer les favoris de M. Ferry par la tête en pain de sucre de M. Lockroy et le canard de l'Elysée par la clémence de papa Gratias, clémence aussi mal comprise que son économie est bien entendue.

Nous passons, bien à tort, nous autres Français, pour le peuple le plus mobile et le plus inconstant de l'Univers.

Je conviens, sans peine, que la forme de nos gouvernements, change à peu près aussi souvent que celle de nos chapeaux, mais cette inconstance se

borne purement à la politique, elle tire d'ailleurs, si peu à conséquence, qu'Alphonse Karr a pu dire avec raison : plus ça change, plus c'est la même chose!

Pendant onze cents ans, de Clodion le chevelu à François Ier, nous avons porté les cheveux longs; pendant deux siècles nous les avons portés ras, de Louis XIII à Louis XVI inclus et nous sommes restés affublés d'embarassantes peruques; depuis quatre-vingt-dix-sept ans nous avons la bouche pleine des grands principes de 89, et, comme ils sont immortels, nous ne sommes pas près d'en changer.

Non, nous ne sommes pas inconstants, mais blasés tout au plus. C'est pour cela que l'actualité devient de plus en plus difficile à saisir, et à rendre intéressante.

La vapeur étonnait nos pères, l'électricité ne nous surprend pas, elle transmet nos dépêches et porte au loin notre parole, elle met en mouvement nos sonnettes, elle secoue nos rhumatismes; sous peu, elle chiera nos bottes et brosera nos paletots, elle nous éclairera, que dis-je? elle nous brûle les yeux, elle nous aveugle! voudrait-on, par hasard, nous « la faire à l'électricité? »

— Garçon, une électricité pour deux! — Boum!! voilà!!!

Et nous demandons autre chose, comme le Marseillais qui, voyant tant de tableaux réunis dans les galeries du Louvre, demandait à s'en aller, par ce que c'était toujours le même article.

Oui, c'est toujours le même article, mais si l'on prétend faire abstraction du génie, de l'esprit et de l'intelligence, où trouvera-t-on ici-bas quelque chose de nouveau?

La terre elle-même, après avoir tourné sur son axe, revient au point précis qui lui est assigné par la grande loi de l'Infini.

Il en est de même des faits et des choses qui constituent l'actualité.

Le nouveau n'est qu'un renouveau, tout ce qui commence, recommence.

Et l'amour lui-même, l'amour vieux comme le monde, n'est-il pas, ne sera-t-il pas éternellement, la plus fulgurante des actualités?

C'est toujours l'histoire du chiffonnier de Gavarni : Il s'en va, la hotte au dos, le crochet à la main, lorsqu'il est rencontré par une bande de jeunes filles.

— Qu'est-ce que tu viens chercher par ici, philosophe? — Ce que je viens chercher... je ramasse toutes vos vieilles blagues d'amour, mes colombes; ou en refait du neuf.

Tristram SCHANDY.

FIFRELO LE TERRIBLE

Fragment d'une parodie du « Roi de Lahore. »

ACTE Ier. Scène 1. FIFRELO. Mille fois non ! Depuis qu'existe le Soleil, Jamais on avait vu de Potentat pareil Me refuser, à moi, sa fille en mariage. Celle que j'aime tant, oui, celle dont l'image Reste devant mes yeux et la nuit et le jour Pour qui depuis vingt ans je m'esèche (l'amour !)

C'en est trop maintenant. Ah ! Pipenbois ! Tu feras connaissance avec ma vieille garde Tu connaîtras le poids de mon ressentiment Et comment Fifrelo se venge par moment ! Bref Ne réclamions plus et de la prudence ; J'entends que par ici quelque impudont (s'avance,)

( Un laquais annonçant : ) Sire, le Général Baron Pontsécroulant.

FIFRELO.

Faites entrer.

PONTSCROULANT DE CASTELDEMOLI.

Sire, je reçois à l'instant Un courrier m'apportant de mauvaises nouvelles.

Tenez, lisez plutôt ce que dit l'une d'elles. Comme vous le voyez, c'est un ultimatum Et qui n'est dans le fond qu'un orgueilleux (factum.)

Nos troupes d'ici peu seront à la frontière, Et comptez sur mon bras dont votre armée (est libre.)

FIFRELO, lisant.

Fifrelo, vieux débris au caillou ramolli, Toi, ton Pontsécroulant de Castel demoli, Et tous tes généraux et toute ta sequelle, Qui venez me chercher une affaire que je tiens Apprenez que jamais Pipenbois n'a souffert Qu'on rit ainsi de lui, qu'on ose, à découvert, Aux yeux d'un peuple ardent, qui demande (à se battre)

Contre un vil ennemi, qu'il veut enfin abattre. Se vanter de pouvoir vaincre dans les combats Ses meilleurs généraux, ses valeureux sol-

Le sort en est jeté, Fifrelo, c'est la guerre Que je veux déclarer ; tu ne t'en plaindras (guère.)

S'il te reste toujours de la barbe au menton, Si vraiment Fifrelo le Terrible est ton nom, Tu misérable lettre, écrite par Ursule, Etait tout simplement ignoble et ridicule, Tout le monde en a ri, tout le monde t'a (plaint)

De te voir si toqué. Va, tu n'es qu'un crétin ! De nos troupes demain tu sauras des nou-

Malheur à toi ! Malheur ! car je pars avec (elles....)

( La suite au prochain numéro )

Nous nous proposons de donner dans chaque numéro, sous la rubrique : Nos hommes, le portrait à la main de nos célébrités locales : Josephin Soularj, Aimé Vingtrinier, Campo-Casso, Dalbert, Luigini, Minard, Théodore Lévygne, Gailleton, Arcis, Appian, Guy, Aimé Gros, etc., etc.

SOURIRE DE BLONDE

Nouvelle

On les présenta l'un à l'autre un soir d'octobre dans une silencieuse auberge de village. Lui, brun, bien pris dans sa petite taille, le visage expressif; elle, blonde, élancée, jolie. Sa mère l'accompagnait.

Il s'échangea, dans cette première entrevue, quelques propos forcément banaux; en revanche on s'observa beaucoup. Le jeune homme s'expliquait le billet laconique et pressant qu'il avait reçu le matin même: « Mon cher Georges, venez vite; je vous prépare une agréable surprise. »

A l'auteur du billet, un vieil ami de sa famille qui avait fait la présentation, et qui maintenant lui demandait en riant sous cape: « Eh bien? » il répondit: « Ah! vous me prenez en traître! Ah! vous tramez des complots contre mon bonheur! Eh bien, vous en serez pour vos frais. »

Georges, en effet, quoiqu'il eût vingt-huit ans et une situation indépendante, n'avait pas la moindre intention d'échanger sa chère liberté contre la chaîne matrimoniale, même la plus dorée. Du reste, le mariage lui paraissait incompatible avec la nature de ses occupations. Il faisait de l'archéologie, de la critique d'art, de la peinture, et, conséquence toute naturelle, voyageait beaucoup. « Entrer en ménage », ne serait-ce pas rompre avec les joies artistiques et l'imprévu dont il était friand? Cependant, les amours de hasard l'éclairaient, et plus d'une fois, il avait songé qu'une petite femme bien à soi...

Et, en ce moment même, préoccupé par cette pensée, dans l'énervernement que lui procurait l'insomnie, il murmurait comme en un rêve: « Non, pas de mariage! Elle est jolie pourtant... On avait bien besoin de troubler mon repos! »

Le lendemain, aux rayons caressants du soleil d'automne, pendant une promenade à travers la campagne superbe en son chaud coloris de rouille, il put regarder à loisir la jeune fille (elle s'appelait Marie), qu'il n'avait guère qu'entrevue la veille. Dans une robe toute simple elle lui parut vraiment très belle. Une chevelure d'or, des sourcils noirs arborant des yeux d'une nuance indécise, caractérisaient sa physiognomie. Il découvrit qu'elle avait de l'esprit, un caractère aimable, un joli timbre de voix, par dessus tout un adorable sourire... Enfin, je ne sais quel charme étrange, émané d'elle, enveloppait Georges douillettement, et le pénétrait de bonheur.

Lui aussi paraissait plaire. Il en fut certain, lorsque, prenant congé de la jeune fille et de sa mère, celle-ci lui dit: « J'espère, Monsieur, que nous aurons bientôt le plaisir de vous voir dans ma maison qui, désormais, vous est ouverte. »

Huit jours, Georges inquiet, soucieux, parut aux prises avec une pensée obsédante. On l'entendait répéter bien fort, avec colère: « Non, je n'irai pas! » Il y alla pourtant... il y retourna... le plus souvent possible... toujours plus amoureux.

Elle le recevait avec un sourire si accueillant, qu'il en recevait une délicieuse commotion. N'en déplaît aux brunes qui ont d'autres qualités, les blondes seules ont le don du sourire. Un simple mouvement des lèvres en regardant d'une façon certaine, et voilà un sourire qui affleure.

Georges n'ouvrait plus ses livres, ne touchait plus à ses pinceaux. Il s'était abstrait complètement dans cet état d'âme particulier à tout fiancé fort épris, heureux déjà du bonheur promis, mais inquiet pourtant, et fébrile.

Un soir, tandis que seuls ils cherchaient un ouvrage dans la bibliothèque, Georges avait dit à Marie: « La marguerite dont vous m'avez décoré hier, je l'ai effeuillée... Elle m'a appris que vous m'aimez. Ai-je eu raison de la croire? »

Toute rougissante, laissant dans son trouble, échapper le livre qu'elle venait de saisir, elle répondit simplement: « oui! »

Ce soir-là, il tarda à Georges d'être seul pour s'enivrer de sa joie, et chercher à ressaisir l'intonation délicieuse dont le « oui! » avait été prononcé, souligné d'un caressant regard.

Le lendemain, il fit sa demande, qui fut agréée.

Quelques jours après, dans une vente de charité où elle était vendeuse, il rencontra un de ses anciens camarades de collège, et il s'empressa de lui dire: « Tu sais, il y du nouveau, je vais me marier! »

— Elle est jolie? — Tu vas juger. »

Et, de loin, il lui montra Marie, gentille à ravir dans son rôle de vendeuse qui n'était pas une sinécure. Elle avait beaucoup de succès. C'était, devant son étalage de bibelots, une procession de clientes, de clients surtout.

A la venue de la jeune fille, le camarade de Georges eut un mouvement de surprise et demanda: « Elle est la fiancée? »

— Oui. — Mon pauvre ami! — Es-tu fou? que signifie... — Tiens, asseyons-nous là, et écoute-moi bien. »

Alors, avec une brutalité de lourdard qu'il était, l'ami de Georges continua ainsi: « Depuis que je rencontre cette jeune fille dans le monde, tu es au moins le dixième fiancé que je lui connaisse. Oh! tous éperdument épris comme toi! La malchance — pour elle — veut qu'ils apprennent à temps certaines choses et ils se déborent invariablement. — Quelles choses? Il faut que je sache; voyons parle! commanda Georges devenu blême. — Au risque de te faire beaucoup souffrir, je t'obéis donc. D'abord, sais-tu que cette jeune fille et sa mère n'ont pas de fortune, et que... — La belle affaire, j'en ai, moi! — Laisse-moi donc achever... et qu'elles vivent d'expéditions en attendant la venue du bon jeune homme riche qui les sortira d'embarras? — Cependant, l'ami qui m'a présenté à elles est honorable et ne m'aurait pas, de gaieté de cœur, engagé dans une pareille situation. — C'est juste, mais voici qui t'expliquera tout: mariée à un homme de principes sévères, la mère de ta fiancée, une fois devenue veuve, c'est-à-dire depuis deux ans, s'est émancipée outre mesure. Le malheur est qu'elle a ainsi compromis sa fille dont la réputation de coquette est déjà établie. C'est ce que ton ami ignore certainement. — Pourquoi l'ai-je rencontrée! murmura Georges tout étourdi de ce qu'il venait d'apprendre. Mais qui prouve que tu sois bien renseigné. — Tu veux une preuve, je vais te la donner immédiate. Ces dames n'ignorent pas que je suis au courant de leur nouvelle façon de vivre. Viens avec moi acheter un bibelot quelconque à Mademoiselle Marie, et observe bien son visage. »

« Depuis que je rencontre cette jeune fille dans le monde, tu es au moins le dixième fiancé que je lui connaisse. Oh! tous éperdument épris comme toi! La malchance — pour elle — veut qu'ils apprennent à temps certaines choses et ils se déborent invariablement. — Quelles choses? Il faut que je sache; voyons parle! commanda Georges devenu blême. — Au risque de te faire beaucoup souffrir, je t'obéis donc. D'abord, sais-tu que cette jeune fille et sa mère n'ont pas de fortune, et que... — La belle affaire, j'en ai, moi! — Laisse-moi donc achever... et qu'elles vivent d'expéditions en attendant la venue du bon jeune homme riche qui les sortira d'embarras? — Cependant, l'ami qui m'a présenté à elles est honorable et ne m'aurait pas, de gaieté de cœur, engagé dans une pareille situation. — C'est juste, mais voici qui t'expliquera tout: mariée à un homme de principes sévères, la mère de ta fiancée, une fois devenue veuve, c'est-à-dire depuis deux ans, s'est émancipée outre mesure. Le malheur est qu'elle a ainsi compromis sa fille dont la réputation de coquette est déjà établie. C'est ce que ton ami ignore certainement. — Pourquoi l'ai-je rencontrée! murmura Georges tout étourdi de ce qu'il venait d'apprendre. Mais qui prouve que tu sois bien renseigné. — Tu veux une preuve, je vais te la donner immédiate. Ces dames n'ignorent pas que je suis au courant de leur nouvelle façon de vivre. Viens avec moi acheter un bibelot quelconque à Mademoiselle Marie, et observe bien son visage. »

D'abord la jeune fille vit seulement Georges qui était pâle comme un mort. Quand elle reconnut celui qui l'accompagnait, elle comprit, chancela et tomba évanouie. Le lendemain, pour avoir une explication, Georges s'est rendu au domicile de sa fiancée. Il n'a trouvé personne. Peut-être vingt fois en huit jours, il a frappé à la porte obstinément close. Ces dames, redoutant une entrevue avec Georges, ont pris le parti de s'absenter quelque temps pour lui cacher leur honte. Georges, maintenant, est chez lui, malade, accablé, anéanti. Blotti dans un fauteuil, il regarde vaguement devant lui, et son visage se contorsionne parfois comme sous l'influence d'une douleur atroce ou d'une pensée amère. La lumière même l'offusque et il a fait tirer les grands rideaux devant sa fenêtre. Comment vit-il encore après l'éroulement de son rêve? Parfois, sortant de sa torpeur, il se promène fébrilement et se pose de terribles pourquoi. « C'est donc bien vrai ce qu'on m'a dit, puisqu'elles n'ont pas osé me revoir? Oh! celui qui m'a tout révélé, je le hais et je le méprise. J'aurais été si heureux ne sachant rien... Je l'aimais tant! m'a-t-elle aimé, elle? » Selon le souvenir qui s'offre à son esprit, il répondait affirmativement ou négativement, et dans l'un ou l'autre cas, qu'il importait à présent qu'elle l'aimât ou non. Son beau roman d'amour était fini.

Il essayait de la haïr et ne pouvait pas. Il avait la vision du sourire qui l'avait ensorcelé. Oh! ce sourire! Il le poursuivait sans cesse, il devenait énigmatique et l'obsédait. Alors, prenant ses pinceaux il essaya de le fixer sur la toile mais il n'y parvint pas. Cependant, peu à peu, ce travail eut le bon résultat de lui rendre le calme. Il songea à voyager de nouveau. Le printemps venu, il repartit pour l'Italie ayant pour compagne de route, la mélancolie.

Deux ans plus tard, à Marseille, dans une soirée, il le revit tout à coup plus rayonnant encore qu'autrefois dans le séduisant éclat de sa beauté de jeune femme. Elle portait le nom d'un des plus riches armateurs de la ville. Elle l'aperçut aussi et pâlit. Alors, il se fit présenter, et, comme un instant après, ils se trouvaient seuls, il lui adressa cette question qui lui brûlait les lèvres: « Pourquoi m'avez-vous quitté aussi brusquement? » Elle répondit: « Parce que si vous m'avez épousée... quand même, moi qui vous aimais bien, j'aurais eu la douleur de n'être jamais estimée de vous. Oh! ne protestez pas! Et maintenant, je suis liée à un homme qui m'était d'abord indifférent, mais dont la bonté a fini par me toucher le cœur. Il ne sait rien de mon passé de jeune fille, personne (ajouta-t-elle avec une intonation ironique) ne s'étant trouvé là, à point, pour le renseigner. Je ne crains rien pour l'avenir, car j'ai gagné sa confiance et je ne la trahirai jamais. »

« Ne cherchez pas à me revoir, mon ami, nous nous sommes tant aimés que nous commettrions quelque imprudence. Adieu. » Et troublée elle-même par ses propres paroles, elle s'éloigna rapidement, tandis que Georges demeurait immobile, la gorge serrée par un sanglot.

Vous vous rappelez l'ami de Georges, celui qui s'était empressé de faire les révélations que l'on sait, le jour de la vente de charité... eh bien, cet excellent ami a épousé une très jolie femme. Les médisants racontent partout que Georges... vous me comprenez! Je goûte assez cette vengeance. PASTOR.

FABULETTES

Du Salut Public :

La bonne ménagère. A son époux, souffrant d'un coryza, Madame Mettrait de la chandelle au nez. Il fut guéri.

MORALE :

Il faut que la femme Sufe son mari.

De la Petite Presse :

Son capital étant perdu — grave imprudence, Jeannette eut grand remords et grande repentance.

MORALE :

La pauvre enfant, d'un air confus, Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'ai prendrait plus.

Du Journal des Abrutis.

Le gendarme Pandore, amant de la meunière, Aime à fermer l'écluse où l'onde est prisonnière.

MORALE :

Celui qui met un frein à la fureur des flots Sait aussi des méchants arrêter les complots.

II

X, connue par ses vers aussi plats que sa prose, N'avait qu'un vieil habit vingt fois raccommodé. Devenu sous-préfet, portant l'habit brodé, Tout fier il se pavane, et voit la vie en rose.

MORALE :

Qu'un habit véritable est une douce chose!

III

Au concours agricole, Antoine (quel guignon!) Voit refuser le prix à son plus beau cochon... Et chacun de railler l'éleveur ma habillé.

MORALE :

La critique est assée et le lard difficile.

QUESTIONNAIRE

QUESTIONS.

1. — « Vous avez annoncé que vous répondriez autant que possible aux questions historiques ou littéraires que les lecteurs de la Discussion vous poseraient. Je viens donc vous prier de me donner l'étymologie de Pot de vin, d'entre très en honneur parmi les députés de l'heure actuelle, comme chacun sait. Recevez, etc. » Paul DELISLE.

2. — Je désirerais savoir d'où vient l'expression très employée à Lyon, quand on veut dire d'un vin qu'il est très mauvais: *C'est du vin de Craponne, c'est du vin de Brindas*. J. GARAND.

3. — Est-il vrai que Napoléon 1er ait dit que le mot *Impossible* n'était pas français? Si oui, où, quand et à quel propos? L. BLANDIN.

4. — Pourquoi dans plusieurs pays attache-t-on au cyprès un sens funéraire qui le fait placer autour des tombes. J. O.

RÉPONSES

(1) Etymologie de Pot-de-vin.

Le 18 juillet, il me tomba sous la main un ouvrage intitulé: *Histoire du Droit français, par M. L.-J. de Boileau, juriconsulte et ancien magistrat membre des Sociétés d'émulation d'Abbeville, et des sciences de Paris. — Paris, 1806, in-16 de 367 pages*. Je le parcourus; à la page 168, l'auteur cite plusieurs articles importants d'une ordonnance fort longue, rendue par Philippe le Bel, le 23 mars 1302, et relative aux épices et aux dons que les magistrats peuvent recevoir de leurs clients. Je cite M. de Boileau: « L'art. XLII veut que, si les juges reçoivent du vin, ce ne soit qu'en bouteilles ou pots, sans aucune fraude, et sans pouvoir vendre ce qu'ils ne pourraient consommer. » L'auteur a souligné les mots: *du vin, et pots*, faisant sans doute allusion à l'expression *pot-de-vin* qui probablement est venue de cet usage; et l'on a dit: « Ce juge a reçu de nombreux pots de vin. » L'étymologie me paraît certaine, mais je ne l'ai vue signalée nulle part.

Henry DERVYL.

(4) Le sens funéraire du cyprès.

De tous temps on a attaché au cyprès un sens funéraire, et chez nous, on le place autour des tombes. D'où vient l'idée attachée à cet arbre? Chez les Romains qui plaçaient les cendres de leurs morts dans des urnes, on s'était peut-être fondé sur la vague ressemblance que cet arbre présente avec une urne, ressemblance, d'ailleurs, très faible, très conventionnelle. Peut-être aussi avait-on remarqué le rapport intime, moral, qui existait entre la stabilité et l'éternité de la mort, et l'immuabilité, la conservation éternelle du vert feuillage du cyprès; à ce point de vue, on pouvait voir dans le cyprès une image fidèle, un emblème de la mort, dont il évoquait l'idée.

En outre, le cyprès est couvert d'un feuillage sombre, serré, doué d'une singulière odeur, d'un parfum amer, acre; son aspect a quelque chose de lugubre; sa vue n'est pas égayante, agréable, plaisante à l'œil comme celle des autres arbres. Rien de mélancolique comme une allée de grands cyprès. Mais je crois que l'usage d'entourer les tombes de cyprès vient plutôt de ce que, coupé par le milieu, le fruit de cet arbre, alors qu'il est vert, représente d'une manière frappante, une effrayante tête de mort. Cette bizarrerie de la nature a sans doute vivement impressionné l'enthousiaste imagination des anciens, superstitieux, puisqu'ils étaient méridionaux. Ils auront pensé que ce fruit pouvait être le séjour où s'était retirée l'âme, une fois envolée du corps du vivant.

PASTOR.

Agités par un vent violent, les cyprès courbent souplement leur corps immense et leur cime élevée touche la terre; et, passant à travers leurs branches drues et leur fin feuillage, le vent fait entendre un bruit gracieux et troublant, qui met dans l'âme de singulières mélancolies et une vague, une insaisissable tristesse.

Au contraire, un vent faible et doux produit dans le cyprès un petit bruit particulier, d'une légèreté et d'une ténuité extrêmes; on croirait voir et entendre voltiger les âmes des mortels, qui auraient quitté pour quelques instants les *têtes de morts* dont elles ont fait leur séjour.

Tout cela peut-être à influé sur l'esprit des anciens et les a portés à considérer le cyprès comme un arbre funéraire, funéraire, tombal.

Mais le cyprès n'a pas partout et toujours ce même sens. Dans le midi de la France, en Provence, le cyprès n'est pas exclusivement employé comme arbre de cimetière. On le place isolé, auprès des maisons, il produit alors un effet singulier, et des plus pittoresques. Ou bien on en fait des haies destinées à protéger les champs contre le souffle de l'impétueux mistral.

Et, si l'on erre dans la campagne, on admire ces rangées bien droites d'arbres hauts et noirs, qui semblent jetés là comme par hasard et dont on ne voit pas l'utilité. Mais la beauté du paysage est indéniable.

Le feuillage sombre, mais vert toute l'année, du cyprès, contraste agréablement en automne avec le feuillage roux, rouge, jaune, des autres arbres, et en hiver avec la nudité de leurs branches.

Henry DERVYL.

La Discussion, désireuse de plaire aux lecteurs, qui, elle l'espère, accourront nombreux à son appel, et ne voulant rien négliger pour leur plaisir, a décidé de faire en petit ce qu'elle fait en grand l'Intermédiaire des chercheurs et curieux, une des plus intéressantes publications qui se puissent voir.

Nous prions ceux de nos lecteurs qui désiraient des renseignements sur un sujet quelconque d'histoire ou de littérature de vouloir bien nous adresser des questions auxquelles nos collaborateurs, nos correspondants, et nous nous efforcerons de répondre; en même temps nous serions infiniment reconnaissants à nos lecteurs s'ils voulaient eux aussi nous envoyer les réponses qui leur auront semblé bonnes.

C'est pourquoi, la pagination de La Discussion sera suivie, afin de faciliter les recherches pour les renvois, car fréquemment il arrive qu'une seule question obtient l'honneur de cinq ou six réponses, si ce n'est plus.

Avis donc à nos lecteurs qui seraient embarrassés; dès le second numéro, nous répondrons, dans la mesure du possible, aux questions qu'ils voudront bien nous poser.

PENSÉES

La félicité est un manteau de couleur rouge qui a une doublure en lambeau; quand on veut s'en recouvrir, tout part en lambeau, et l'on reste empiété dans ces guenilles froides que l'on avait jugées si chaudes. GUSTAVE FLAUBERT.

Le vrai amour est toujours vive et ne meurt point par le trépas. Musée lapidire de Lyon.

La liberté est un bien si précieux que chacun veut avoir même celle d'autrui. MONTESQUIEU.

Quiconque désire prolonger sa vie au-delà de la durée ordinaire, me paraît bien insensé, car de longs jours ne font que mettre en réserve beaucoup de choses plus voisines de la douleur que du plaisir. Il n'y a point de bonheur pour celui qui est livré à des désirs insatiables. Il n'est pas encore satisfait quand arrive la mort inévitable pour tous, avec Plutus, cet ennemi de l'hymen, de la musique et des danses. Ne pas naître vaut encore mieux que tout; ce que l'homme doit préférer ensuite, c'est de retourner au plus tôt au néant dont il est venu. Car dès que la jeunesse arrive, portant avec elle tant de folles erreurs qui peut échapper aux maux qui l'accompagnent? Ce sont les meurtres, la discorde, les querelles, l'envie et le combat. Puis arrive le dernier des fléaux, la vieillesse impuissante et importune; plus de société, plus d'amis; les misères s'ajoutent aux misères. Tel est notre malheureux sort. SOPHOCLE.

Mieux vaut être assis que debout. Mieux vaut être couché qu'assis. Mieux être mort que couché. P. BOUVERE HINDAU.

Si un peuple veut être libre, il faut qu'il ait des croyances, et s'il n'en a pas, qu'il serve. DE TOCQUEVILLE.

On ne va jamais plus loin que lorsqu'on ne sait pas où on va. CROMWELL.

MISS ADA BLANCHE

Les Lyonnais vont en ce moment en foule applaudir au Cirque Continental une grande attraction; c'est une danseuse de corde, tout simplement.

Le matériel n'est pas bien compliqué: deux chevaux, deux supports et une grosse corde. Miss Ada Blanche n'a pas plutôt fait

son apparition que déjà le public est ébloui, empoigné par sa beauté aveuglante.

Elle monte sur la corde, bondit, saute, lance la jambe de ci de là, danse une habanera, joue le tambour de basque, saute à travers des cerceaux, et, pour terminer, fait la manœuvre du fusil et tire un coup de feu, pan! sans perdre le moins du monde l'équilibre, pendant que l'orchestre entame un air de la *Fille du Régiment*.

Pendant tout le temps qu'elle reste sur sa corde, elle ne la quitte pas une seconde des yeux, le regard est toujours fixé sur elle.

Il est bien évident que Miss Ada Blanche travaille sans balancier; c'est trop roccoco et vieux jeu.

Une beauté parfaite, une tête petite sur un corps robuste et bien membré; de larges épaules; sur sa corde, revêtue du maillot, Miss Ada Blanche ne semble pas grande, elle paraît plutôt petite; mais en costume de ville, on la dirait très grande et forte.

Une tête adorablement mutine, un visage chiffonné de petit diable; on se damnerait pour un de ses regards; ses cheveux blonds à la Titus, lui donnent un air très original, qu'accentue encore un képi d'officier qu'elle porte crânement sur l'oreille.

Miss Ada Blanche porte à ravir la toilette de ville, bien différente en cela des artistes de cirque (côté femme) qui, généralement, très bien sur la piste, n'ont plus ni goût, ni grâce une fois qu'elles en sont sorties.

Notre danseuse est née de parents anglais, à Saint-Petersbourg, mais elle s'exprime très couramment en français. Elle a débuté, il y a quatre ou cinq ans, en Suède et en Norvège, où, du premier coup, elle fut remarquée, tant par sa beauté que par son talent. Elle se mit à courir le monde; nous la vîmes à Lyon, il y a de cela un an et demi, au cirque Rancy; elle y resta huit jours, son succès fut immense; elle portait alors un ravissant corsage bleu, jaune et rouge; c'est celui qu'elle porte sur l'affiche. On la vit à l'Exposition d'Amsterdam, à Bruxelles, au Jardin de Paris; elle fit un tour en Amérique.

Partout où elle a passé, elle a été bien accueillie, fêtée, applaudie à tout rompre, et bientôt son humeur voyageuse va nous la reprendre pour l'emporter bien loin, bien loin. Depuis que nous ne l'avions vue, elle n'a guère changée; les membres sont restés aussi souples, aussi déliés; un peu plus d'embonpoint, peut-être, mais c'est insignifiant.

D'une grâce exquise, de formes sveltes, aériennes, Miss Ada Blanche pourrait prendre pour devise, le vers de Baudelaire:

Même quand elle marche, on dirait qu'elle danse.

Un sourire gracieux, rayonnant, vainqueur, vous dédommage amplement de vos bravos; qu'il est loin du sourire contraint, nerveux, et qui n'est qu'une contraction des muscles, qu'une longue habitude à stéréotypé sur le visage. N'avons-nous pas dit que Miss Ada Blanche était une femme parfaite.

CADRICIO.

Tous les sujets seront traités tour à tour dans La Discussion et les matières les plus diverses trouveront place dans ses colonnes: Religion. Politique. Littérature. Critique. Bibliographie. Histoire. Biographie. Théâtre. Poésie. Philosophie. Economie politique. Archéologie. Philologie. Arts. Musique. Sciences. Médecine. Hygiène. Voyages. Explorations. Promenades. Inventions. Découvertes. Usages. Coutumes. Modes. Menus. Recettes culinaires. Procédés utiles. Conseils. Ephémérides. Problèmes et jeux d'esprit. Récréations, etc., etc.

Romans. Nouvelles. Fantaisies.

Revue de la presse française et étrangère.

Pages oubliées. Vieux articles. Vieux papiers.

Comptes rendus très complets et très détaillés des théâtres, cirques, concerts et cafés-concerts.

Chambres. Conseil général. Conseil municipal. Sociétés savantes. Académies. Fêtes. Solennités, etc., etc.

CIRQUE CONTINENTAL

Samedi, grande foule pour assister aux débuts de Miss Ada Blanche, la danseuse de corde bien connue. On n'aurait pas trouvé de la place pour une épingle tellement la salle était bondée des stalles aux troisièmes; partout des spectateurs debout, sans compter tous ceux qui ont dû se contenter d'applaudir de confiance les exercices sans les voir, ayant trouvé plus commode de s'installer au buffet ou de se promener dans les écuries et le pourtour que de se presser dans les étroits vomitoires.

Miss Ada Blanche, dont les exercices, difficiles ont obtenu un accueil mérité n'est ici que pour quelques jours, ainsi que les *Rawlings* qui nous quittent dimanche pour se rendre à Saint-Etienne, où les appelle un excellent engagement. Ce sont des gymnastiques de grande valeur et nous doutons fort que la direction en découvre de semblables pour les remplacer, car leur travail n'est pas commun; on ne voit pas tous les jours une femme faire de l'équilibre à une pareille hauteur; et sur un trapeze formé d'un salaire, s'il vous plaît. Les trapezes volants, assurément le public connaît cela; mais il n'est pas habitué à les voir exécuter par un gymnaste recouvert d'un sac épais, comme M. Félix

Rawlings, qui, ainsi accourtré s'élanche dans l'espace et retombe dans les bras de son frère, qui l'attend suspendu par les jarrets, les bras en l'air.

Quel sang-froid, quelle habitude, nous ne dirons pas quel coup d'œil, ne faut-il pas à ces artistes pour parvenir à arriver ainsi juste dans les bras l'un de l'autre, car, on dépit du filat, une chute pourrait être de la plus grande gravité. Ne les laissons pas partir sans un mot à l'adresse de Miss Rawlings, la charmante équilibriste, aux formes puissantes, que fait élégamment ressortir le maillot, et sans leur dire, non adieu, mais au revoir.

L'espace qui s'écoule d'un exercice à l'autre n'est guère long, mais quand il s'agit de placer le fil, ou la corde à danser de Miss Ada Blanche, les quelques minutes que prend cet arrangement finissent par impatienter le public, qui, mal disposé, serait porté à s'écarter raisonnablement, qu'heureusement Auguste occupe ces intervalles, et grâce au rire que provoquent ses saillies et ses étonnantes bouffonneries, vient dériver à un tel point les spectateurs qu'on leur ferait facilement prendre des vessies pour des lanternes.

Le clown Sileain qui continue la série des clowns sympathiques Batis, de regrettable mémoire, et Alfano, a été victime d'un accident regrettable, sans gravité. Lundi il devait débiter dans des exercices de dislocation nouveaux, et fort remarquables, à ce qu'on dit; malheureusement, dimanche soir, à la fin de la représentation, une chute malencontreuse est venue le mettre dans l'impossibilité de travailler momentanément; mais après un repos de quelques jours, il pourra, nous l'espérons, reprendre ses exercices.

Enfin, public et directeur, tout le monde est content; le public est enchanté d'assister à une brillante représentation, bien organisée, bien remplie, par des artistes nombreux et émérites, et la direction, qui fait son possible pour lui être agréable, est heureuse d'encasser chaque soir des recettes qui rendraient rêveur un directeur de grand-théâtre.

SAINTE-JOUE.

SCALA-BOUFFES

Cherchiani continue chaque soir à attirer à la Scala quantité d'auditeurs qui, par leurs applaudissements redoublés, font bien sentir que cet artiste laisse (malheureusement trop tôt) à ses personnes qui ne l'ont pas vu, des regrets et même des remords pour leur négligence.

M. Dauvin, dans ses créations, obtient chaque jour un succès croissant et c'est plaisir de voir les spectateurs, et particulièrement ceux des loges, interrompre l'artiste par des éclats de rire longtemps étouffés mais qui finissent toujours par entraîner le reste de l'auditoire qui, lui non plus ne peut se contenir.

Que dire de la troupe de M. et M<sup>me</sup> Allard? Que ce sont des musiciens hors ligne et que ce sont de bons clowns et bons mimes habilement tant sous le rapport de la mesure que sous celui de l'excentricité leur a valu un succès pyramidal dont il est inutile de parler car tout le monde va les voir.

Patachon, l'artiste chéri des stéphanois voit tous les soirs le public enthousiasmé le rappeler pour entendre l'Entouré ou le Testament et s'il n'écouterait que les bis et les ter, il courrait risque de ne pas quitter la scène.

Les duos de M. et de M<sup>me</sup> Nerson sont aussi un sujet de rappel quotidien. Si nous voulions citer toutes les attractions de la Scala, il nous faudrait passer en revue tout le programme. Notons parmi les oubliés, la sentimentale M<sup>me</sup> André Leroy et le gracieux M<sup>me</sup> Nadine qui se doivent placer parmi les étoiles de la troupe. En somme, nous n'avons que des compliments à faire à M. Guillet, le sympathique directeur, pour le choix de ses artistes.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. Guillet, toujours à la recherche d'une nouvelle célébrité artistique, nous ménage une surprise qui doit avoir un succès retentissant; nous nous faisons un plaisir de l'en remercier.

Comme le temps ne nous a pas permis d'en demander plus long, nous irons aux renseignements et dans le prochain numéro nous espérons pouvoir satisfaire la curiosité de nos lecteurs. Pour le moment, allons tous entendre cette admirable fantaisie, ce petit chef-d'œuvre que l'on joue maintenant; les *Coccos* en pension. CHARLES-ALBÉRIC.

LA PLANTE A ENCRE

On essaye d'acclimater en Europe une plante originaire de la Nouvelle-Grenade et qu'on peut appeler réellement *plante à encre*. Elle porte le nom de *Coriaria thymifolia* et fournit un suc que les indigènes appellent *chami*, ce liquide, rouge d'abord, prend une belle teinte noire au contact de l'air, et peut servir à écrire, sans exiger la moindre préparation. Elle n'attaque pas les métaux métalliques. (Mouvement industriel)

AVIS AUX OUVRIERS SANS TRAVAIL

L'or en Andalousie

On lit dans *La Nature*: Un savant ingénieur, M. A. F. Nogués, a étudié d'une manière très complète les gisements aurifères du Sud de l'Espagne et spécialement dans la Sierra de Penador. Dans cette région, l'or, qui est remarquablement abondant, est venu au jour à la suite de l'éruption de roches à la fois pyroclastiques et amphiboliques. On le trouve dans la masse de ces roches elles-mêmes; dans des amas métallifères de remplissage ou de contact en relation avec les diorites et les amphibolites; dans les roches primaires sédimentaires, métamorphosées en contact avec les mêmes roches d'épanchement, dans ces conglomérats, grès et calcaires tertiaires marins en relation avec l'éruption des diorites et les émanations hydro-minérales; dans des terres rouges ferro-allumineuses qui forment la majeure partie du sol végétal de la partie montagneuse; enfin, dans les alluvions de la plaine, formées par les débris des roches et des minéraux.

Au point de vue pratique, M. Nogués estime que les véritables minerais d'or à exploiter sont les terres rouges de la Sierra et les alluvions de la plaine; les amas de remplissage, dit-il, sont des accidents dont l'exploitant profitera sans fonder aucune espérance sur eux. Les terres aurifères rouges et

PAGES OUBLIÉES

Les discours de riens.

Voilà soixante-seize ans que ces lignes ont été écrites et, à part quelques traits, elles semblent d'aujourd'hui.

Cette famille qui se trouve répandue dans tous les pays, est bien plus nombreuse dans les grandes villes. Cette espèce de personnes et ce genre d'esprit est de premier besoin dans la capitale, ou il y a nécessité de parler sans rien dire, de parler beaucoup pour maintenir la société, et de ne savoir jamais ce qu'on va dire, pour être au niveau de tout le monde.

La première classe de ces diseurs de riens se compose des puristes, espèce de savans de salons, à qui jamais rien d'heureux, ou de spirituel, ou d'intéressant n'échappe. Ils sont les académiciens de la table et les érudits du boudoir. Ils sont communément très-pédans et très-ennuyeux, mais ils parlent proprement.

La seconde classe est formée par des demi-poètes qui font des bouquets à Cloris, des épithalames pour Adèle, des vers sur la médiocrité, et qui rêvent le bonheur ou singent la philosophie dans de petites pièces bien fugitives. Ces hommes qui ont beaucoup d'idées vaines, de connaissances superficielles et d'occupations puériles, ne sont pas doués de beaucoup d'imagination, et c'est pour cela qu'ils sont très-propres à la société, comme de bons diseurs de riens.

La troisième classe fourmille de ces hommes qui croient que l'esprit de la conversation consiste beaucoup plus à montrer de l'assurance et un ton décisif, à faire des lazzi, des concecetti, et même des calembourgs, qu'à s'occuper d'objets utiles et de pensées sages. On les reconduit à leur envie de plaire par leur babillage éternel, et de montrer leur esprit plutôt que d'en faire trouver aux autres.

Une autre classe est celle des conteurs brillans, élégans, légers, qui savent toutes les nouvelles particulières des sociétés, des familles, des académies, des théâtres, des jeux publics et même des petites coteries. Ils sont toujours parlant, toujours romanciers, toujours ridicules. S'ils parlent, c'est moins pour apprendre quelque chose à ceux qui ont la bonté de les écouter, que pour leur prouver qu'ils savent parler avec élégance, manier la plaisanterie avec habileté, et faire parler toutes les classes de la société à leur manière. Il n'est point de fatuité qu'il ne faille leur passer; il n'est point d'événement de la société dont ils ne fassent un roman. Ces messieurs, content, disputent, plaisantent et interrompent à volonté. Ils ne discernent ni les personnes, ni les sexes, ni les états; ils croient qu'il ne doit y avoir que pour eux de privilège de parler et de déférence dans la société.

J'oubliais la classe plus remarquable de gens graves et de personnages essentiels, qui se voyent sans s'aimer, se parlent sans se confier, se communiquent sans avoir rien à dire, et se quittent avec une indifférence aussi solennelle que lorsqu'ils se sont pris. Ces êtres, souvent étonnés de se trouver ensemble, ont une conversation obligée, qu'on dirait presque mécanique, tant elle est

indifférente, et dépourvue de sentimens et d'idées. C'est alors qu'il faut avoir l'art de parler sans rien dire, et de montrer tous les dehors de la sensibilité sans avoir jamais rien senti. Ces personnes-là forment pour ainsi dire une sorte de mobilier des grands salons.

Nous ne parlerons pas de cette classe bien plus nombreuse encore que toutes les autres et qui est répandue dans tous les lieux publics, dans les bals, dans les cafés. On ne cherche dans ces réunions bruyantes et tumultueuses qu'à passer le temps, à amuser l'oisiveté et à distraire la curiosité. L'insignifiance des propos, le vuide des entretiens sont les premières lois de ces réunions formées par le hasard et par le besoin irrésistible de voir et d'être vu. Dans ce genre de sociétés, on parle pour ne rien dire; on cause afin de ne point penser; on vous fait des questions sur votre santé, votre fortune, votre ambition, vos places, vos projets; mais c'est toujours sans attendre la réponse, ou du moins sans l'écouter; tant on est occupé de ne jouer que le rôle de diseurs de riens.

Les journalistes mêmes font souvent partie de cette classe insignifiante et stérile, puisqu'après avoir lu leurs productions et leurs nouvelles journalières, il semble qu'on n'a rien lu, rien appris. Ils se croient sans doute bien offensés, les hommes qui travaillent tous les jours de l'année à ne rien dire, et qui doivent, en effet, être beaucoup embarrassés dans la tournure de leurs critiques pour qu'elles ne blessent pas, dans la tournure de leurs éloges, pour qu'ils ne fatiguent pas, s'ils pouvoient penser qu'il y a une partie du public qui les traite souvent de diseurs de rien. C'est cependant la triste vérité qu'ils doivent entendre, et qu'ils peuvent si peu récuser, qu'il est universellement reconnu qu'on ne relit jamais deux fois le même journal, et qu'on se presse d'oublier chaque soir ce qu'a dit le journal du matin.

L'influence des diseurs de rien est devenue si grande que le théâtre même, s'en est ressenti fortement depuis quelques années. La comédie étant la peinture des mœurs et de l'esprit de la société, a dû nécessairement s'affaiblir de caractère, de mœurs et de langage, lorsque les diseurs de rien se sont emparés de la conversation, du droit de raconter, du privilège de juger. Aussi, nos comédies modernes n'offrent plus de caractères, plus de mœurs prononcées, plus d'esprit de critique; ce ne sont plus que des caricatures, des physiologies effacées, des ridicules à peine effleurés, de la niaiserie, des calembourgs et du caquetage, à la place des traits piquans, de la conversation animée et du dialogue spirituel que le siècle dernier a offert constamment sur la scène comique. Les diseurs de rien ont fait disparaître la gaieté de Thalie; et l'absence des caractères, des pensées a effacé cette force comique dont Molière, Dancourt et Regnard, et après eux, Destouches, Gresset, Piron, et quelquefois Marivaux ont présenté les heureux effets.

Encore si l'on pouvait mettre sur la scène ces diseurs de riens qui fourmillent par-tout, et qui peut-être sont par-tout devenus nécessaires, parce qu'ils maintiennent les formules de la conversation, qu'on ne peut jamais se compromettre avec eux, et que leur

insignifiance est une véritable sauvegarde, on pourroit du moins égayer le théâtre en y montrant leurs nombreux ridicules et leur stérile vanité; mais quel peintre de l'école de Molière voudroit se charger de peindre de telles marionnettes, et de faire de semblables caricatures; et où existent les élèves de cette école?

Courrier de l'Europe et des Septentrions Du 28 mai 1810

Le salut des vignes en Bourgogne. — M. Picot, d'Avallon, qui étudie depuis longtemps la question du phylloxéra, vient de publier, à l'adresse de ses compatriotes de l'Yonne, une brochure intitulée: *Moyen de préserver du phylloxéra les vignes encore saines! de guérir les vignes phylloxérées.*

Le moyen consiste tout simplement à élever les souches à la hauteur d'un mètre au moins.

Cette surélévation des souches aurait pour effet de faire pousser des racines plus profondes dans le sol. — Or, comme le phylloxéra ne pénètre jamais à plus de 25 centimètres sous les sol, les racines qui y plongent plus profondément, étant à l'abri de ses atteintes, soutiendraient la vitalité du cep. — Voilà la théorie.

M. Picot ne parle pas, à ce sujet, d'un fait, qui est de nature à la confirmer: C'est que les vignes en chaintres, arrivées à l'âge de six et sept années, résistent généralement au terrible puceron aussi bien qu'aux autres ennemis de la vigne.

(Express.)

UN SOUVENIR HISTORIQUE

Hetzl et Crémieux

Dans une intéressante lettre, adressée de Shang-Hai (Chine) à M. Octave Uzanne, directeur du *Livre*, M. J. d'Arçay raconte comment Crémieux fut nommé membre du Gouvernement provisoire de 1848:

« Un jour Hetzel me raconta, avec l'entrain qu'il savait y mettre, la part qu'il avait prise à cet épisode qui ne fut pas le moins curieux de cette curieuse journée, la formation du Gouvernement provisoire de 1848.

« Aux élections de 1868, il se présenta un incident qui m'engagea à reproduire son récit. Dans une réunion préparatoire, où M. Crémieux posait sa candidature comme député de la Seine, on lui reprocha d'avoir écrit lui-même son nom sur la liste des membres du Gouvernement provisoire de 1848. Une commission de six membres fut chargée de faire une enquête à ce sujet, et je crus l'occasion favorable pour publier dans un journal la reproduction fidèle de ce que Hetzel m'avait autrefois lui-même raconté.

«... Voici comment le nom de M. Crémieux, auquel on ne songeait guère, figura sur cette liste. Lorsque la Chambre des députés eut été envahie par un premier groupe, que M. Sauzet eut quitté le fauteuil de président, où il fut remplacé par M. Dupont (de l'Eure), M. de Lamartine occupait la tribune et, au

milieu du désordre et de la confusion, venait de prononcer les mémorables paroles qui ont été si diversement appréciées et qui décidèrent du sort de la monarchie. Il était important pour ceux qui voulaient la reussir d'enlever la composition d'un Gouvernement provisoire. Ce fut alors qu'un homme, que l'on pouvait être surpris de trouver dans cette bagarre (J. Hetzel), écrivain aimable, qui, sous le pseudonyme de Stahl, avait donné un successeur à Berquin, éditeur intelligent, mais quelquefois malheureux, monta rapidement les degrés de la tribune et remit à M. de Lamartine une liste de candidats au Gouvernement provisoire, en le priant d'en donner lecture.

« — Mais je ne puis proposer cette « lettre, dit M. de Lamartine, mon nom « s'y trouve. »

« Sans se décourager, notre auteur-éditeur court au banc de M. Crémieux et lui dit: Vous avez une bonne voix, montez donc à la tribune et donnez lecture de cette liste.

« — Mais mon nom n'y est pas, fit observer M. Crémieux.

« — Eh bien, mettons-le.

« Ainsi fut-il fait. M. Crémieux s'élança alors à la tribune et donna lecture de la liste qui est acceptée au milieu du bruit et de quelques protestations.

« Voilà comment M. Crémieux fut membre du Gouvernement provisoire. »

« A côté de cette anecdote, nous en citerons une autre, empruntée également à une livraison du *Livre* un peu antérieure; les deux versions diffèrent sensiblement, mais elles sont fort curieuses toutes deux.

« Au 24 février, lors de l'envahissement de la Chambre, Hetzel, mêlé aux manifestans qui nommèrent le Gouvernement provisoire, s'était chargé d'écrire sur une pancarte, en trempant son doigt dans l'encre, les noms à mesure qu'on les acclamait. Dupont de l'Eure, Amartine, Ledru-Rollin.

« M. Hetzel écrivait sans rien dire. Crémieux: — Oh! non, il est trop laid, fait malgré lui le scribe, qui tout aussitôt cependant trace le nom d'un homme qu'il estimait, qu'il aimait; mais l'artiste n'avait pas moins lancé son cri du cœur. »

Et maintenant veut-on savoir ce que devinrent les membres du Gouvernement provisoire, tous élus par acclamation; c'étaient d'abord: Dupont (de l'Eure), Arago, Lamartine, Ledru-Rollin, Garnier-Pagès, Crémieux, Marie et Pagnerre, auxquels vinrent s'ajouter: Louis Blanc, Flocon, Marrast et l'ouvrier Albert. On verra, par leur fortune, quelle différence existait entre les républicains d'alors et ceux d'aujourd'hui; autant les premiers étaient grands, généreux, honnêtes, autant les derniers sont tripoteurs et potvinards. Voici ce que dit le dictionnaire Larousse:

« Dupont (de l'Eure) s'est éteint dans son modeste asile de Rouge-Perriers, laissant à sa famille un modeste patrimoine, diminué par de généreux sacrifices.

« Arago, qui avait consacré ses dernières forces à la fondation de la république, n'a laissé aux siens que la gloire de son nom et les œuvres de son génie.

« Marrast est mort dans l'indigence, après avoir vécu dans la médiocrité; ses

amis ont dû s'associer pour subvenir aux frais de son convoi.

« Pagnerre (qui avait été secrétaire général du gouvernement) refusa la présidence de la Cour des comptes pour retourner à sa modeste boutique de libraire, qui avait souffert de son absence, et qu'en mourant il laissa à sa famille pour unique fortune.

« Flocon, malade, exilé, a vécu à l'étranger dans un dénuement allégé par quelques amis et par des écrits à peine rétribués. Il est mort en Suisse après de longues souffrances et une vie de luttés et de privations.

« Lamartine a accru ses dettes au pouvoir, et pour se libérer, s'est soumis à un continuel labeur de plume et aux plus pénibles épreuves.

« Albert, après de longues années de prison, s'est courageusement remis à l'œuvre, malgré le délabrement de sa santé, et a trouvé son pain quotidien dans un petit emploi à l'administration du gaz.

Louis Blanc s'est créé une modeste aisance par ses belles publications historiques et politiques, et par les cours publics qu'il faisait en Angleterre, où il a vécu exilé pendant dix-huit ans.

« Ledru-Rollin, dont la fortune avait été fort compromise par la politique, a recouvré son aisance par le hasard des démolitions de Paris et d'une expropriation.

« Marie et Crémieux, rentrés au Palais, ont mis plusieurs années à reformer la clientèle qu'ils avaient quittée pour se consacrer aux affaires publiques.

« Garnier-Pagès a mené depuis 1848 une existence plus que modeste.

« Ces deux faits sont notoires. Voilà les dictateurs de février et leur fortune. Que les générations nouvelles les jugent.

RECETTES CULINAIRES

Volaille en canellon.

Désosez une volaille, en ayant soin de ne pas déchirer la peau.

Au moyen d'un couteau vous supprimez les chairs des cuisses, enlevez à la même façon les filets (ou ailes) adhérents à la peau. Coupez ces chairs en petits dés, ainsi que du lard gras, jambon, veau, porc frais, langue écarlatée, ajoutez à ces viandes quelques pistaches, et un peu de truffes noires. Assaisonnez ces viandes diverses (qui devront être mises par partie égales) de sel, poivre, muscade rapée, arrosez d'un verre de cognac et de deux verres de Madère. Étendez dans toute la largeur de votre volaille quelques bardes de lard gras coupées très minces, ayez un peu de farce fine que vous ferez avec de la panne de porc, lard gras, un peu de porc frais et quelques foies de volailles.

Ajoutez un peu de truffes et pilez le tout dans un mortier, à défaut de mortier cette farce pourra être hachée, étendez un peu de farce sur vos bandes de lard, posez dessus vos viandes assorties, recouvrez d'une nouvelle couche de farce et sur le tout des bardes de lard. Rejoignez tout autour la peau de votre volaille en lui imprimant une forme ronde, passez-la sur un morceau de coiffe ou crêpinette, que vous vous procurerez chez un charcutier ou chez un boucher. Votre volaille étant bien arrondie et surtout bien enveloppée dans la coiffe, passez dessous une ficelle fine, en venant faire un nœud sur la surface de la volaille. Mettez quatre brides par égale distance en ayant soin de toujours former le nœud sur la surface de la volaille.

Celle-ci doit alors avoir la forme d'un melon rond et les côtes bien dessinées... il ne vous reste plus qu'à faire cuire. Mettez au fond d'une casserole quelques

morceaux de lard, carottes et oignons coupés par tranches, une petite branche de thym et une ou deux feuilles de laurier, posez dessus votre volaille, mettez sur le fourneau et laissez doucement roussir le dessous, mouillez alors avec deux verres de vin blanc et autant de consommé. Faites bouillir et mettez au four en ayant soin d'arroser souvent; deux heures de cuisson suffisent, retirez la volaille, enlevez la coiffe et les brides, dégraissez la cuisson, faites bouillir et retirez, il ne doit vous rester dans la casserole que le jus nécessaire pour arroser, ce jus ne doit pas être lié.

Pour les personnes qui savent faire une galantine, j'ajoute que la confection de ce met (sauf la forme), n'est pas autre chose qu'une galantine mangée... chaude.

J. MOUSSA, chef.

M. Albrecht de Ruys, critique musical de la *Revue illustrée*, termine en ce moment la préparation de l'« Annuaire théâtral et musical universel », dont il est directeur.

L'« Annuaire » publiera les tableaux de troupes des théâtres et spectacles de France et de l'étranger, les biographies d'auteurs et d'artistes, changements d'adresses et engagements nouveaux, la composition des conservatoires et des sociétés musicales, les articles et comptes rendus, notices bibliographiques, documents sur le théâtre et la musique, etc., qui seront adressés avant le 1<sup>er</sup> décembre prochain à M. de Ponteil, administrateur, 11, rue Saint-Lazare, à Paris.

« Diclamation. Le nombre des inscriptions au cours du soir ayant dépassé de beaucoup le chiffre voulu, M. Dumoraize se voit forcé d'ouvrir un deuxième cours dans lequel sera versé un bon tiers des élèves inscrits pour le premier, et qui aura lieu tous les mercredis et samedis, à partir du 20 courant. Mêmes heures, même prix. Les dames y seront également admises. Prendre les dernières inscriptions, d'ailleurs limitées, chez M. Dumoraize, 32, rue de l'Hôtel-de-Ville.

CORRESPONDANCE

Gabriel C... — Quelques vers assez bien venus, malheureusement des incorrections qui nous empêchent de les publier et que nous vous indiquerons, si vous le désirez; pour cela, faire connaître votre adresse et joindre un timbre pour la réponse par lettre particulière.

Cardaline; pas mauvais: idée bonne au fond, seulement pas assez vigoureux; quand vous frappez, frappez fort; allez-y de bon cœur; tâchez de rendre votre V. de Ch. moins lâche, plus consistante, et nous insérerons dès que l'occasion s'en présentera; félicitations pour votre calligraphie.

Charlot. — Acceptons avec plaisir votre offre; envoyez; nous vous serions reconnaissants si vous preniez un autre pseudonyme.

Auguste C... un jeune rimeur: votre sonnet a du bon, mais il n'est pas insérable dans *La Discussion*; piochez ferme.

G. R. Vos vers à Nina ne peuvent trouver place ici, car ils s'écartent trop de la ligne, bien vague pourtant, que nous suivons; et puis ils renferment quelques incorrections, rimes défectueuses, hiatus, que nous vous ferons connaître par lettre particulière; si cela peut vous être agréable.

Marius M... Au moment de mettre sous presse nous recevons votre charmante lettre et votre article, qui nous arrive trop tard, mais qui passera la prochaine fois; justement votre V. à C. coïncidera avec le jour de la Toussaint. Envoyez encore. Vous avez eu raison de vous adresser à nous, nous ne repoussons personne; loin de là. — Merci.

COURRIER.

L'administrateur-gérant: CHARLES-ALBÉRIC.

4700. — Imp. Devain, rue Solh, 42

PHOTOGRAPHIE L. TRONCHET

25, Cours Gambetta, 25

Grand Succès obtenu par ses Portraits garantis inaltérables

PORTRAITS AU CHARBON

6 Portraits 6 Portraits

VISITE ÉMAILLÉS

2 fr. 50 5 fr.

EXÉCUTION GARANTIE

On opère par tous les temps, pluie ou brouillard, de 6 h. du matin à 8 h. du soir.

Portraits après décès, Agrandissements

REPRODUCTIONS

18, Rue Saint-Joseph, 18

(EN FACE DE L'ÉGLISE SAINT-FRANÇOIS)

COMPTOIR DE LA BASOCHÉ

Se recommande par l'excellente qualité de ses consommations et la modicité de ses prix

PENSION BOURGEOISE

18, Rue Saint-Joseph, 18

UN JEUNE HOMME

Profondément versé dans la connaissance des littératures grecque, latine et française, de la philologie, de l'archéologie, etc., désirerait donner des leçons ou faire des traductions anglaises.

Excellentes références. — Prix modérés.

S'adresser au bureau de La Discussion, sous le n° 210.

A VENDRE

MAISON D'HABITATION

VASTE ET COMMODE

Ecurie et Remise

SITUÉE A SEMUR-EN-BRIONNAIS

(SAONE-ET-LOIRE)

VUE MAGNIFIQUE

SITUATION EXCEPTIONNELLE

S'adresser à M. DESHAIRES

NOTAIRE

SEMUR-EN-BRIONNAIS (Saône-et-Loire)

INFAILLIBLE !!

CLARIFICATION INSTANTANÉE & DÉPOUILLEMENT IMMÉDIAT DES VINS ROUGES OU BLANCS, BIÈRES, CIDRES

Par la Colle double de

A. CAROLEF

INGÉNIEUR - CHIMISTE

Ce nouveau clarificateur depuis longtemps apprécié pour sa rapidité est le plus rapide actuellement connu. Préparé avec des Produits rigoureusement purs, il n'altère en rien les qualités du vin au point de vue de la saveur, de la couleur et surtout des propriétés hygiéniques.

SUCCÈS CERTAIN ET RÉUSSITE ABSOLUE

pour les vins naturels rouges ou blancs et particulièrement pour les vins artificiels, vins de sucre de glucose, de raisins sec ou de figues. RENSEIGNEMENTS ET INSTRUCTIONS pour la meilleure préparation de ces boissons. S'adresser au bureau de la Discussion, n° 217. Joindre un timbre pour la réponse.

RESTAURANT FERRIER

5, Rue du Bât-d'Argent, et Rue de l'Arbre-Sec, 10

AU PREMIER

DÉJEUNER & DINER

à 2 f., 2 f. 50, 3 f.

et au-dessus

REPAS A LA CARTE

PENSION BOURGEOISE, PRIX MODÉRÉ

Depuis 8 heures déjeuner: Café, Café au lait, Chocolat, Côtelettes, Beefsteaks, etc.

Cet Etablissement, situé au centre de Lyon, près l'Hôtel-de-Ville, se recommande spécialement par la modicité de ses prix à MM. les Employés et les Etudiants

CACHETS DÉJEUNER

1 fr. 60

DINER

1 fr. 90